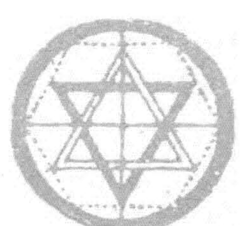
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS



70me VOLUME. — 20me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 4 (Janvier 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

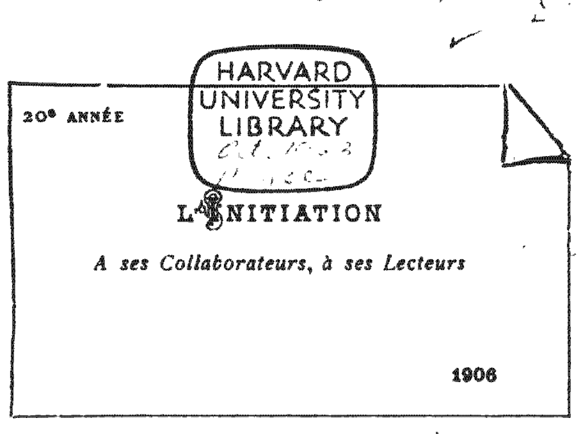
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

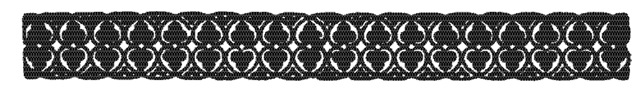
La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)





PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Matérialisations

On a déjà souvent traité, à cette place, des phénomènes connus sous le nom de « matérialisation ». Aussi ne parlerai-je pas aujourd'hui des faits pour ainsi dire classiques, mais je voudrais insister sur la possibilité que possèdent les formes-pensées, dans certaines circonstances, de compacter la matière subtile dont elles sont composées, au point de devenir tangibles.

Le pouvoir que notre volonté possède de créer des

formes dans la matière astrale qui nous entoure est aujourd'hui prouvé, non seulement par les voyants, mais encore par la photographie. Les expériences du commandant Darget, du docteur Baraduc et de bien d'autres l'attestent suffisamment. Si donc, nous pensons fortement et longtemps à un objet, si nous nous représentons vivement une image, toujours la même, au bout d'un certain temps, il y aura à nos côtés, dans notre atmosphère invisible, un être artificiel qui nous devra son existence parfois éphémère, parfois aussi relativement longue.

Mais, tel qu'il est, seuls les sens intérieurs peuvent le percevoir ; nos yeux physiques ne le voient pas, car la matière dont son corps est composé est animée d'un mouvement vibratoire infiniment plus rapide que celui auquel nos yeux peuvent répondre.

Si maintenant une de ces créatures artificielles vient à flotter dans l'atmosphère astrale d'une personne assistant à une expérience de matérialisation, l'on comprendra ce qui pourra se passer. Le fait que la forme-pensée peut impressionner une plaque photographique indique assez qu'elle est *objective*. De plus, sa matière est en harmonie vibratoire, étroite avec l'éther physique, et aussi avec la force spéciale que produit en abondance le médium en France.

Dans certains cas, l'Image astrale attirerait donc cette force et, à mesure qu'elle s'incorporera à sa substance, celle-ci deviendra de plus en plus matérielle. Pour un instant, elle peut acquérir toutes les apparences de la matière physique,

Des expériences célèbres, réussies il y a quelques

années par M. Mac-Nab et reproduites par la Société royale de photographie de Londres, en font foi. On avait prié un médium puissant de contempler plusieurs minutes par jour, pendant un mois, un portrait d'imagination peint à l'huile. — Une séance eut lieu, et le médium étant tombé en France, on obtint une très belle matérialisation reproduisant, *trait pour trait*, *la tête peinte* ! Eh bien ! quoique nous soyons absolument sûrs de la possibilité des matérialisations telles que les spirites l'enseignent, nous sommes persuadés que, dans certains cas, même dans ceux où une mère aura reconnu son enfant, il peut y avoir une erreur fatale ! En effet, avec quelle force et quelle continuité ne pensons-nous pas à l'être cher que la mort nous a enlevé !

Quelle objectivité aura l'Image ainsi formée, toute prête à devenir plus matérielle, dès que la possibilité lui en sera donnée ! — Admettons maintenant que nous ayons l'occasion d'assister à une séance, que le médium soit suffisamment puissant, le miracle se produira, et notre ami, notre mère, notre enfant sera là devant nous ! Et pourtant, ce qui paraîtra devant nos yeux troublés par les larmes pourrait bien n'être qu'un vain reflet ! L'apparition, bien que parfois tangible, ne donnera guère dans ce cas de preuves d'intelligence et ne parlera pas, ou parlera d'une façon confuse. Il suffit que ce cas puisse, d'après les lois occultes, se produire, ne fût-ce qu'une fois, pour qu'il ait été utile de mettre en garde nos lecteurs. C'est ce que j'ai tenté de faire.

G. Phaneg.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

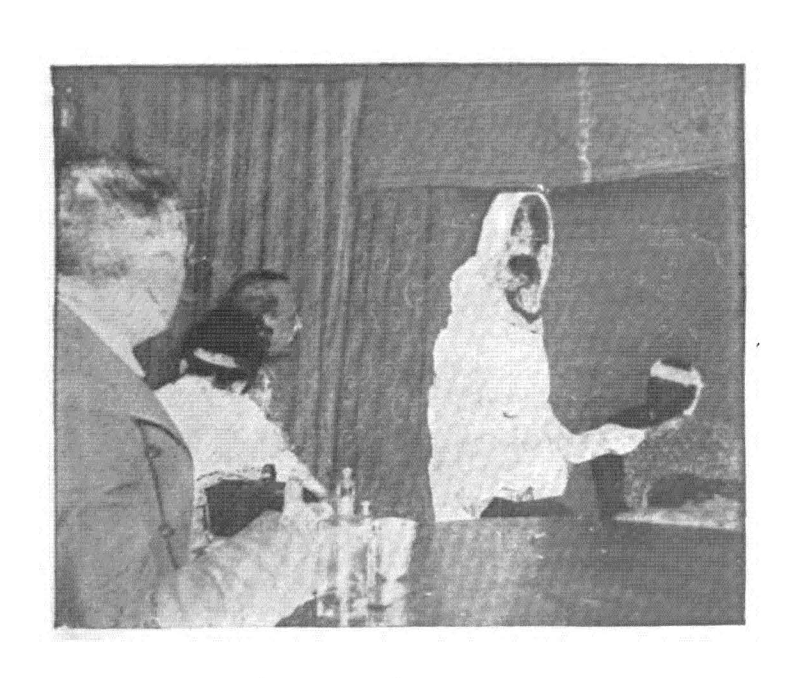
Les Matérialisations d'Algor et les Critiques

Toute idée nouvelle soulève l'hostilité de certains cerveaux pour lesquels l'humanité a atteint le summum possible d'évolution intellectuelle. De profonds calculateurs avaient découvert qu'au-dessus d'une vitesse de 30 kilomètres à l'heure l'air serait raréfié à tel point dans les wagons que les pauvres voyageurs tomberaient tous inanimés. Or, il suffisait d'aller dans un wagon marchant à 90 kilomètres à l'heure pour démontrer par le fait l'inanité de ces calculs transcendants.

Il en est de même pour les faits psychiques. Beaucoup de critiques exercent leur verve sans jamais être allés en wagon, pardon, sans jamais avoir assisté à une séance sérieuse.

Si un monsieur qui n'a jamais été dans les mers polaires s'avisait de traiter d'idiots les récits des voyageurs revenant de faire une expédition, ledit monsieur serait vite remis à sa place d'ignorant par les chercheurs sérieux.

On oublie trop que la première condition pour



UNE SÉANCE DE MATÉRIALISATION A ALGER.

(Cliché communiqué par Gabriel Delanne.)

critiquer des faits psychiques aussi délicats que les phénomènes de matérialisation serait..... d'en avoir vu, mais il paraît que c'est trop demander.

Voici un savant éminent comme William Crookes qui constate des faits psychiques tout nouveaux, et c'est à peine si, parmi les huées de ses collègues des deux mondes, il se trouve quelques marques d'encouragement données par une demi-douzaine de chercheurs indépendants. Un professeur de l'École de médecine de Paris se dérange et fait un long voyage pour aller se rendre compte de faits du même genre que ceux constatés par Crookes. Sachant d'avance la bonne foi de ses collègues en pareille occurrence, le professeur Ch. Richet prend les précautions les plus minutieuses contre la fraude possible. Il fouille tous les coins et les recoins de la salle d'expériences, il cloue les portes et les fenêtres, il se rend compte des diverses manières dont une tricherie pourrait avoir lieu et il réfute chaque objection, non pas théoriquement, mais expérimentalement. De crainte d'hallucination, il obtient à la fois cinq épreuves du phénomène par des appareils photographiques différents. Il revient et publie ses observations des faits sans aborder une théorie quelconque et aussitôt les critiques commencent.

En général il est entendu que tout chercheur qui a constaté des faits de ce genre est un aliéné ou un naïf.

Personnellement j'ai fait peu de publicité concernant les faits de matérialisation que j'ai constatés, parce que depuis longtemps je suis classé, par les hommes

« à idées reçues » chers à Flaubert, dans la classe des incurables hallucinés.

Dès que Richet annonce le résultat de ses recherches, le chœur des bons apôtres entonne son petit air : « Ce pauvre Richet, si jeune, si plein d'avenir et déjà si malade ! Il a photographié un fantôme et il croit vraiment que c'est arrivé ! Pauvre garçon, déjà presque spirite, une si belle place à prendre ! et comme il a été facile à mystifier ! »

Il suffit en effet, dit un critique dont j'estime tout spécialement le talent médical, le docteur Valentin, il suffit des quelques objets suivants pour expliquer les farces faites au naïf professeur :

1° Un piquet en fer planté dans une chaise et sur lequel on placera à l'occasion :

2° Une tête de négresse en carton ;

3° Il faudra aussi une tête en carton reproduisant les traits du médium pour remplacer cette demoiselle sur la chaise pendant qu'elle se promènera vêtue en fantôme dans l'assistance ;

4° Un manche à balai de 1 mètre à 1 m. 50 de hauteur pour faire le fantôme derrière le rideau ;

5° Un masque représentant les traits du fantome ;

6° Une barbe postiche pour jouer le fantôme quand il se promène dans la salle ;

7° Un édredon ou, tout au moins, un traversin pour faire le corps du fantôme attaché au manche à balais ;

8° Un ou deux draps de lit ou quelques mètres de gaze pour faire les draperies blanches ;

9° Un casque pour jouer le fantôme en promenade;

10° Un turban pour recouvrir le casque au besoin ;

11° N'oublions pas les pinces, les épingles, les corsages de rechange et autres menus objets utilisés pendant la séance de matérialisation.

Eh bien ! ce qu'il y a de plus étonnant que le phénomène lui-même, c'est que cette masse d'objets qui forme bien près d'un demi-mètre cube en volume s'évanouit comme par enchantement aux regards scrutateurs des assistants avant et après la séance.

L'édredon se dissipe en fumée ainsi que le manche à balai, le médium est joliment habile et l'explication des phénomènes par cette méthode est bien plus difficile à admettre que toute autre hypothèse, même spirite.

Ce qui nous console, c'est que le docteur Valentin, ancien élève de Richet, n'a jamais vu de séance de matérialisation.

Nous allons examiner ses critiques expérimentalement.

Si l'on se procure les divers objets énumérés ci-dessus, on se rend de suite compte que leur mise en place demande un temps considérable et qu'en supposant que le médium ait pu les avoir à sa disposition et les cacher, il n'aurait jamais eu le temps matériel nécessaire pour monter et démonter son mannequin tout en se déshabillant elle-même.

De plus, nous avons fabriqué un mannequin d'après les indications du docteur Valentin, et, après avoir

constaté le temps nécessaire au montage etau démontage, nous avons répété les expériences photographiques. Elles donnent complètement raison, à notre avis, aux conclusions du professeur Richet.

Parlons maintenant des raisons pour lesquelles ces phénomènes ne sont pas encore bien étudiés par les savants impartiaux.

Cela vient de l'absence d'un laboratoire d'études vraiment bien monté et l'absence de ce laboratoire ne provient ni du manque de fonds ni du manque de chercheurs, comme on le dit dans certains milieux. Elle provient seulement de la basse jalousie de certains contre les expérimentateurs connus. Telle est la vraie vérité.

Il y a en France des expérimentateurs très au courant de ces questions comme de Rochas, Richet, Darget, le docteur Joire, Maxwell, M. Louis Lemerle, Gabriel Delanne, Camille Flammarion, G. Montorgueil et d'autres habitués au maniement des médiums.

Or, les diverses Sociétés psychiques ont une peur affreuse des hommes compétents et elles se cantonnent dans l'étude purement théorique et statistique des faits de télépathie et de conscience subliminale.

Le secret des faits de matérialisation réside non pas tant dans l'apparition que dans le médium et tout laboratoire sérieux devrait comporter un plancher enregistreur du poids supportant le fauteuil du médium et de ses aides quand il y en a.

On verrait alors que toute matérialisation totale est accompagnée de la dématérialisation partielle des

organes physiques du médium. Il y a là un mystère physiologique que nous avons personnellement beaucoup étudié expérimentalement.

Des êtres humains peuvent, comme des fleurs ou des animaux, être dématérialisés et rematérialisés à distance. Que nos lecteurs au courant de ces questions méditent les faits suivants et ils en sauront vite très long sur la cause la plus fréquente des matérialisations véritables et sans fraude.

*
* *

C'est alors que se place la partie la plus intéressante de cette bizarre histoire. L'année dernière, les deux garçons se trouvaient un jour à Ruvo à 9 heures; à 9 h. 30, sans savoir comment ni pourquoi, ils se trouvèrent à Molfetta, et précisément devant le couvent des Capucins, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres du point de départ. (Il n'y a pas de chemin de fer à Ruvo; il faut aller le chercher à Biceglie, à 10 kilomètres de là.)

Un autre jour, la famille Pansini était à table à midi 30; on envoya le petit Paul chercher du vin, mais l'enfant ne revint pas; une demi-heure après, Alfred disparut à son tour de la table; à 1 heure, ils se trouvèrent tous les deux en bateau sur la mer, à Barletta, qui se trouve à 32 kilomètres de Ruvo. Les enfants commencèrent à pleurer, et le batelier les fit descendre à terre. Par bonheur, ils trouvèrent bientôt un voiturier qui les connaissait et qui les ramena à Ruvo, où ils arrivèrent à 3 h. 30 du même jour.

Une autre fois encore, les deux enfants. étaient sur la place de Ruvo à 1 h. 35; à 1 h. 45, ils étaient à Trani devant la porte de leur oncle, M. Maggiori (15 kilomètres environ. Ainsi, en d'autres occasions, ils se trouvèrent transportés, toujours en quelques minutes, à Bisceglie, Giovinazzo, Mariotta et Terlizzi.

L'année dernière, on avait publié que le professeur André Grossi. du lycée de Trani, étudiait sérieusement ces phénomènes. Maintenant, on assure que ceux-ci intéressèrent pendant quelque temps le docteur Raphaël Cotugno, de Ruvo, médecin à un hôpital de Bari. Ce praticien s'efforça d'hypnotiser Alfred, mais presque sans y réussir —en tout cas, sans aucun résultat appréciable. Il déclara que l'on peut tout expliquer, hormis la disparition des deux enfants d'un endroit et leur apparition presque immédiate dans un autre. Le docteur Cotugno parla de ces faits au professeur Léonard Bianchi, de l'Université de Naples ce savant éminent demanda qu'on lui envoyât les frères Pansini à sa clinique, mais les parents n'acceptèrent pas cette proposition.

*
* *

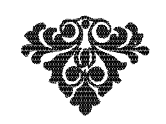
Nous aurons l'occasion de reparler bientôt de la constitution d'un laboratoire pratique d'études psychiques.

Il faut rapprocher ces faits d'observations faites en séance avec le fameux médium de la chambre rouge de la rue Lepic et dont on trouvera le récit résumé

dans les derniers numéros de la collection du « Lotus Rouge » de Gaboriau. Pendant les séances, en effet, le médium fut plusieurs fois retrouvé loin de la salle d'expérimentation, toutes portes fermées et surveillées.

La science de demain nous en réserve bien d'autres.

PAPUS.



De la naissance spirituelle ou nouvelle naissance

> Je vous dis en vérité que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera point.
>
> (Luc, VIII, 16.)

Objectivement, le royaume de Dieu est la réalisation de l'Harmonie dans le monde des formes, soit le synchronisme parfait entre la vertu en soi et la vertu manifestée, entre l'unité et la multiplicité ou, si l'on préfère, entre Dieu considéré comme qualité suprême et les quantités différentielles qui, émanées de Lui, retournent à Lui après leur pèlerinage dans la matière et au travers d'elle. Mais la véritable nature du royaume de Dieu doit être envisagée au point de vue subjectif car, en se suffisant à elle-même, *elle seule* permet la réalisation objective, adaptation de l'Esprit à la forme. Trouver l'Esprit est du domaine subjectif. Or, l'Esprit a pour temple le corps de l'homme et, par extension, le Cosmos, soit le corps de l'Univers.

Toutefois, l'Esprit ne s'identifie à ce corps que dans la somme de réalisation que comporte pour ce der-

nier le synchronisme de sa nature responsive. Pour être adéquat à la Nature divine, un tel synchronisme doit répondre aux vibrations de l'Esprit jusqu'en la molécule physique elle-même. C'est dire à quel point l'échelle atomique de matière qui sert de véhicule à l'Esprit dans la série de ses manifestations est susceptible de résultante unitive.

Le corps de Jésus en est un exemple concret. Nous le voyons identifié à l'Esprit de telle façon qu'il échappe aux lois physiques et sert de « pont » entre le manifesté et le non manifesté.

A l'exemple du Maître divin, tout homme a le devoir d'établir en lui-même le règne de Dieu et, par là, de le vivre dans le monde. *Le ciel est au dedans de vous*, dit l'Écriture. Il n'est point besoin, pour le gagner, de s'isoler du monde ni de mortifier sa chair. Le chercher dans les formes n'est pas davantage nécessaire, à moins que l'on ne se contente d'un Ciel représentatif, où l'Être en soi revêt pour des besoins immédiats telle apparence qui convienne à la nature humaine.

Le Dieu des religions est généralement compris sous cette acception succédanée. Et celui-là même qui, du haut de la chaire, s'efforce de mettre Dieu à la portée de l'humanité, n'est point exempt de matérialisation de l'Idée divine, à ce point que Dieu en arrive à revêtir toutes les faiblesses de l'homme, à en personnifier toutes les passions et à revendiquer, au nom de la limitation corporelle, le privilège d'appartenir à tel groupement à l'exclusion de tel autre.

Est-il besoin de le dire, semblable conception tient

compte, plus que de raison, de l'infériorité humaine et de ses aléas constitutifs. Elle ignore les sources profondes d'où procède la vie, même lorsqu'elle s'exprime sous son aspect le plus dénué de ressemblance avec le Divin. Un tel fait trouve cependant son explication dans le caractère formel qui est le propre de toute vie manifestée.

Bien qu'un abîme sépare la vie manifestée de la vie en soi, il existe de l'une à l'autre des points de repère qui établissent au sein de la manifestation la souveraineté du Divin. Tel est le symbolisme dans toute religion. Le symbole s'applique objectivement, tout en conservant sous les apparences les plus grossières le secret de son origine spirituelle.

Pour cette raison, l'on ne saurait condamner la forme ; il faut la comprendre, toute surannée qu'elle paraisse et quelles que soient ses imperfections relatives.

La meilleure manière de mettre la vie de l'Esprit à la portée de la masse est, sans contredit, de ne point séparer à son intention le Divin du symbole qui en est la représentation. Mais encore faut-il que l'interprétation du symbole soit en rapport avec l'évolution individuelle.

A ce défaut, l'incrédulité surgit et disparaissent momentanément, avec elle, les sollicitations de l'Esprit. D'*extérieures*, ces dernières deviennent *intérieures* après un temps donné. Il semble que les véhicules qui caractérisent la personnalité épuisent les rapports vibratoires qui lui sont propres et s'en remettent à un échange autre.

Où l'homme animal finit, *l'homme divin* commence. Divin, tout être l'est en puissance, mais il s'agit de découvrir les potentialités ignorées, de s'en pénétrer et de les vivre. Le Divin dans l'humanité débute par la première aspiration à la vie de l'Esprit, aspiration vague, indéterminée, parce que dénuée de forme. Tout imparfaite qu'elle soit, une telle aspiration n'en constitue pas moins le foyer qui groupera autour de soi des aspirations ultérieures, qui se solidarisera avec elles et finira par soumettre à son empire les contingences médiates.

Jusqu'alors le symbole, soit la représentation formelle, est, pour ainsi dire, indispensable à la préhension du Divin. C'est pourquoi les religions sont nécessaires ; elles sont autant d'étapes sur la route du *devenir* spirituel et répondent, chacune pour soi, aux aspirations que ne parviendrait point à formuler, sans elles, la masse ignorante, bien que désireuse de se rattacher à quelque chose de supérieur.

En toute connaissance de cause, on ne saurait incriminer les religions d'avoir *matérialisé* de tant de façons l'Idée divine. Leur rôle ne consiste-t-il pas à mettre à la portée du vulgaire la vérité immédiate, incompréhensible pour celui-ci, tant qu'il n'est point parvenu à la vivre en soi-même ? A peine peut-on leur reprocher d'avoir fait œuvre sectaire, car, à une certaine phase de l'évolution, on ne progresse point sans fanatisme.

Aujourd'hui que s'établit peu à peu l'*Unité* de vie spirituelle au sein des communautés de tout ordre, il

est permis de reconnaître qu'en dépit de tant de maux le fanatisme a servi la cause du Progrès. Non pas qu'il constitue en soi un bien, loin de là. Mais, susceptible d'opposition au même titre qu'un mal relatif, il sert de tremplin à l'âme durant sa période d'enthousiasme non assagie par la *Connaissance*. Après quoi, comme bien l'on pense, et toutes réserves faites quant aux effets consécutifs particuliers aux causes secondes mises en mouvement, après quoi l'équilibre s'établit et rejette par lui-même toute scolastique imprégnée de tendances non adéquates à son exercice.

Homme et Dieu tout à la fois, Jésus fut appelé à consacrer aux yeux du monde la plénitude de la vie de l'Esprit dans l'être humain.

Non accoutumé à une telle perfection unitive, le monde accueillit comme l'on sait le déploiement de tant de vertu : il crucifia moralement, plus que physiquement peut-être, le modèle divin, et chaque jour, depuis tantôt vingt siècles, voit se renouveler, sous une forme ou sous une autre, le crucifiement de l'Esprit.

C'est que l'Esprit, soit la manifestation de l'Unité divine dans le monde, n'élève à soi le domaine des contingences qu'en brisant leurs formules, au fur et à mesure qu'elles perdent de leur utilité conventionnelle. En ceci consiste le sacrifice permanent de l'Esprit, sacrifice que les formes ne subissent point sans douleur et contre lequel elles réagissent de manière à assurer leur empire le plus longtemps possible.

Littéralement, la croix s'élève sur Golgotha et rejette du monde formel Celui qui se donne pour le Fils

de Dieu. On peut traduire de tout temps cette opération douloureuse par l'ultime brisement de l'existence matérielle au bénéfice exclusif de la vie de l'Esprit. *Jésus*, dit l'Écriture, *rendit l'Esprit* (Jean, XIX, 30). Cette parole a un sens plus profond qu'on ne se l'est imaginé jusqu'ici ; comme toute parole contenue dans les livres sacrés, elle a son ésotérisme.

Rendre l'Esprit n'est pas du tout synonyme d'exhaler le dernier soupir. On ne confond ces termes que par ignorance de la nature du Christ dans l'homme et de la distance qui sépare la vie en soi de la vie manifestée corporellement.

Chez l'homme ordinaire, l'exode de l'âme se réduit uniquement au dépouillement cadavérique. Il ne s'accompagne d'aucun phénomène transcendant, ni ne laisse l'individu sans corporéité subséquente. En d'autres termes, l'âme individuelle subsiste tout entière avec ses limitations (à l'exception du corps physique) et avec ses contingences propres.

Il en est tout autrement chez l'Homme-Dieu.

L'Esprit qui l'anime et auquel il est identifié est celui du Logos, soit de la Plénitude absolue. Directement actionné par ce foyer d'Énergie universelle, tout ce qui constitue, chez lui, une limitation, une résistance, à quelque degré que ce soit, se résout sous l'influence du rayonnement suprême et retourne à sa source, sans laisser derrière soi aucune scorie, aucun résidu de ce qui fut sa matière charnelle. Il ne reste pas davantage trace de cette corporéité plus subtile que les Anciens dénommaient « Char de l'âme » et qui sert à cette dernière de moyen de rapport

avec l'économie mondiale sous ses aspects médiats.

Par sa fusion avec le Logos, l'Homme-Dieu ne conserve après sa mort corporelle que le principe premier de toute manifestation, le germe de la matière. Il n'obéit plus, tel un homme, aux consécutivités des relations secondes et se réclame uniquement des potentialités préexistantes. *Moi et mon Père nous sommes un*, dit Jésus. *Celui qui me voit voit le Père.* La Trinité, qui est Dieu manifesté dans le monde, constitue à elle seule et sans éléments extra-corporels la vie essentielle de Jésus.

A partir de l'instant où le Maître réalise sa communion avec le Logos et devient le Verbe vivant, on cherche vainement dans les éléments de sa vie responsive sa personnalité. Celle-ci, exhaussée au profit de la vie intégrale qui a nom la Trinité, ne se manifeste plus que comme une quantité relative n'ayant pas d'existence propre. Tout, chez elle, est soumis à la Loi suprême et lui obéit. Rendre l'Esprit, lors de la période de la vie physique du Maître, signifie donc, pour elle, abdiquer au profit de l'Esprit toute velléité seconde, tout commerce avec l'existence négative, tout acte qui ne soit un acte d'Amour divin.

Ainsi s'élève l'humain jusqu'à devenir dieu dans Dieu, jusqu'à réaliser en soi la vie de Fils, de Christ, de Sauveur du Monde.

Qu'il nous soit permis de traiter spécialement de la « voie spirituelle » où s'engage le disciple. Elle est *la Voie étroite qui conduit à la vie éternelle*, dit le Maître, et *il en est peu qui y entrent*.

Quoi qu'il en soit, il n'y a point là une contradic-

tion avec l'enseignement universel qui découle de la vie de Christ et de la loi d'Amour à laquelle il obéit. A la vérité, il est une voie large, suivie par beaucoup, parce que son accès ne comporte nul effort, ne rompt avec nul préjugé. C'est la voie de l'existence relative où se complaisent, non seulement les âmes dont l'expérience dans les choses extérieures est la loi du moment, mais nombre de celles qui possèdent à leur actif suffisamment d'expériences pour aborder un terrain plus immédiat.

Une telle voie conduit, non point à la perdition, mais à perdre son objet, à s'en détourner. En effet, l'âme qui s'attache aux conditions relatives, vivant plus que de raison dans les contingences médiates et oubliant à leur endroit les nécessités de la vie en soi, ne fait que perdre sa route. Elle subit le sort qui la rattache à des causes secondes indéfiniment renouvelées et s'égare dans les méandres propres à la vie formelle.

En revanche, la *voie étroite* ou *voie intérieure* s'impose à toute âme soucieuse de découvrir en soi le Divin et de s'unir à lui, tout en recouvrant les bénéfices de sa nature originelle.

On se tromperait étrangement en supposant qu'il s'agit là d'un acte de foi pur et simple. En pareille matière, la foi n'exclut nullement les œuvres ; elle les suppose, au même titre que la vie formelle exige l'activité extérieure. Ici, cependant, s'arrête toute analogie, attendu que l'acte en soi ne saurait êre comparé à l'acte relatif.

Dans l'acte en soi doivent se retrouver toutes les

qualités, toutes les vertus afférentes à la volonté divine dans son exercice d'immutabilité et d'immanence. Or, tout exercice volontaire s'appuie sur un point central et ses résultantes sont proportionnées à la somme d'efforts réalisable par une telle centration.

En général, l'individu agit pour agir, sans connaître le centre sur lequel il s'appuie. De là, le peu d'énergie de sa volition, même lorsqu'il s'agit de sa nature spirituelle. En pareil cas, l'Église remplit pour l'individu la mission de se conformer à certaines lois connues. D'autre part, elle exige de lui une obéissance absolue, une soumission passive aux ordres qu'elle lui transmet de ce chef, ordres dont elle ne lui explique ni le sens ni la portée.

Habitué à ne point penser, à ne point agir par lui-même, l'individu ne peut se rendre compte de ce qu'est la nature spirituelle en soi. Aussi bien, une phase de réaction violente survient à un moment donné qui l'arrache au tronc duquel il tirait sa nourriture et le place dans telles conditions où il apprend à utiliser sa puissance propre.

Hors de l'Église, comme au sein des éléments qui la comprennent, peuvent donc se trouver réunies les conditions nécessaires à la reconnaissance de la vie spirituelle et à ses conséquences futures.

Alors commence pour l'individu la période d'introspection que l'on qualifie de « retour sur soi », de « rentrer en soi-même » ou, plus simplement, « d'examen de conscience ». Cette conscience, il s'agit, après l'avoir reconnue dans ses effets, de l'établir dans sa cause et de faire appel à ce qu'elle renferme

d'indestructible, de vivant, d'éternellement semblable à elle-même.

Déjà il fut donné à l'individu de constater qu'il existe en lui deux fonctions conscientielles, l'une relative, l'autre absolue.

La fonction conscientielle relative est celle qui se manifeste chez lui différemment en des circonstances analogues ou analogiquement en des circonstances différentes. En d'autres termes, la conscience relative est soumise chez l'homme à la loi de permutation; elle fait partie des éléments en voie de perfectionnement et constitue en quelque sorte le point culminant de leur évolution, telle une résultante intrinsèque de leurs modifications successives dans le Temps et dans l'Espace.

Par le fait, on se rend compte que la morale, cette dépendance de la conscience relative, soit totalement autre chez le sauvage et chez l'homme civilisé. Si, en plus, il n'est pas deux individus appartenant à la même race qui aient une notion identique de la morale, c'est que, chez les uns comme chez les autres, ne s'est point éveillée encore la perception de la conscience absolue. Vivant uniquement dans le relatif, l'Humanité ne peut participer que des corrélations spéciales au relatif, corrélations ayant leur siège dans la substance mentale.

Or la substance mentale, en tant que force cosmique et que véhicule de la pensée, vibre de façon toute différente selon qu'elle reçoit son impulsion de la conscience relative ou de la conscience absolue.

Par son fonctionnement supérieur, la substance

mentale atteint au Divin, tout en demeurant susceptible d'obéir aux impulsions intellectuelles de l'ordre le plus élémentaire. On peut se représenter géométriquement sa puissance d'être par un triangle (1) dont le sommet représenterait l'action une et indivisible de la pensée dans le monde des causes. La base serait, en revanche, affectée aux vibrations les plus complexes du thème mental, vibrations tendant à l'unité dès qu'elles se rapprochent du sommet, confinant à la diversité la plus hétérogène, lorsqu'elles participent de la base et de sa nature diffuse.

La substance mentale est, en outre, douée de la faculté de transformer en agrégats les produits de la motilité dont elle est le siège. Ainsi s'explique la permanence de la pensée et son pouvoir de répercussion indéfinie sur les centres conscientiels. De tels agrégats répondent, selon leur degré de subtilité, soit à l'attraction de la conscience absolue, soit à celle de la conscience relative.

Au sommet du triangle mental (figure que nous avons employée pour définir tout à la fois l'unité et la diversité des opérations intellectuelles) au sommet du triangle, les agrégats de la substance mentale en mouvement sont d'une ténuité qui échappe à toute appréciation. Tels des tourbillons atomistiques, ils constituent à l'être en soi une atmosphère d'énergie

(1) Une autre figure géométrique pouvant également être invoquée en l'occurrence est un cercle homocentrique dont le point central représenterait l'Unité absolue, Unité que des combinaisons de plus en plus hétérogènes, allant en s'extravasant à partir du centre, conduiraient à la multiplicité relative.

chez laquelle prend naissance l'abstraction mentale.

L'abstraction est une faculté attenant à la conscience absolue. Elle est la racine de la pensée dans le monde manifeste et, tout en isolant l'être en soi de l'être relatif, elle permet en ce dernier la réflexion mentale connue sous le nom de concrétion, de vision ou d'image concrète. Cela au moyen d'agrégats intermédiaires ou de relation, lesquels renferment à l'état potentiel les qualités des agrégats supérieurs, unies à un véhicule de nature moins subtile.

L'opération mentale se poursuit ainsi d'agrégat en agrégat, c'est-à-dire de pensée non manifestée ou abstraite en pensée manifestée ou concrète. Mais, et c'est ici le nœud de la question, on aurait tort de se représenter la conscience absolue intimement liée de cette manière à la conscience relative. La conscience relative est une chose ; la conscience absolue en est une autre. Alors que l'être en soi, l'être véritable, le Maître de l'âme humaine, s'exprime dans ses relations avec elle par *vibrations verticales*, l'être relatif ne connaît et ne répercute que les *vibrations horizontales*.

C'est par les vibrations horizontales que l'individu fait partie intégrante du monde manifeste. Il reçoit, par leur intermédiaire, les ondes génératrices de lumière, de chaleur, de vie ; c'est par elles qu'il communique avec la nature, avec ses semblables, avec tout ce qui constitue un Univers en action.

Que l'on y réfléchisse, et l'on se rendra compte que non seulement la parole vibre horizontalement, mais

que la pensée elle-même se propage au moyen de vibrations du même ordre.

Pour percevoir la pensée abstraite et prendre contact avec la conscience absolue, il est donc nécessaire d'entraîner le mental dans une direction qui ne lui est point familière. C'est cet entraînement qui constitue la base d'une éducation mystique et rationnelle à la fois, éducation sans le secours de laquelle le penseur ou l'âme humaine ne parvient que difficilement, et de façon non continue, à entrer en rapport effectif avec le Divin.

En ceci apparaît la Croix comme signe de l'ordination spirituelle.

De ses deux bras horizontalement étendus sur le monde, la Croix montre les relations de la créature avec l'Univers. Au-dessus et au-dessous d'eux, une ligne verticale désigne l'Esprit, soit les relations de l'homme avec Dieu.

Racine de la matière, l'Esprit descend jusqu'en ses profondeurs ultimes, puis remonte à sa source au travers des éléments différenciés et des relations secondes. Mais ce n'est pas tout. A l'intersection des lignes figurant dans la Croix l'Esprit et la matière se trouve le point central, soit d'équilibre, qui relie le monde manifeste à sa cause première. De là s'écoulent comme autant de fleuves d'eau vive les forces spirituelles en action dans le monde. Là également prennent naissance les principes formels, c'est-à-dire les prototypes planétaires de toute manifestation.

Créé à la ressemblance de l'Architecte divin (le

Demiurgos des Grecs) l'homme se trouve porter en lui, à l'intersection de ses deux bras, le centre vivant qui le rattache à son Dieu.

La Croix et l'homme cloué sur elle dans l'agonie du suprême détachement charnel n'ont pas de sens plus caché, plus complet que celui-ci. En possession de cet arcane, l'humain sait que sous sa tunique de chair, au plus profond de son être conventionnel et transitoire, réside l'unique, l'éternelle réalité.

La position qu'occupe le cœur et l'appareil respiratoire dans l'organisme physique serait à elle seule une indication, si l'on prêtait quelque attention au phénomène vital dans ses rapports cosmiques.

La cage thoracique revêt, chez l'homme, quelque chose de la forme ovoïde, forme propre, on le sait, à la fécondation de tout être vivant. Autre phénomène, un Univers en action ne subsiste que grâce à l'attraction et à la répulsion que ses parties manifestent par rapport les unes aux autres. Ces forces représentent pour lui l'Aspir et l'Expir divins, c'est-à-dire la manifestation de la vie, au dehors comme au dedans de son organisme immense.

Nous retrouvons chez l'homme un phénomène analogue. C'est dans la cage thoracique que se trouvent situés les organes propres à l'aspiration et à l'expiration de la vie. L'observation scientifique corrobore, par le fait, l'observation métaphysique.

Et le cerveau, qu'en faites-vous, s'écriera-t-on ? N'est-il pas le siège de l'intelligence et, par cela même, le point de contact entre l'être véritable et son succédané mortel ?

Ici doit forcément s'ouvrir une parenthèse, afin qu'aucun doute ne subsiste à l'égard de notre compréhension des fonctions animiques dans un organisme corporel.

La pensée est une fonction, avons-nous dit ailleurs ; qu'elle ait pour siège le cerveau est indéniable. Mais l'on ne saurait confondre la fonction avec le centre duquel l'un et l'autre procèdent. Or, jamais un centre, son nom l'indique, n'est situé au sommet ou à la base de ce à quoi il imprime le mouvement. Son action est toujours équilibrante, qu'il émette de la force centrifuge ou soit le point de ralliement de la force centripète.

Ceci prouve suffisamment, croyons-nous, la dépendance du cerveau vis-à-vis du moteur invisible qui est à la fois l'hélice et le gouvernail de l'être. Cette double fonction que la région cardiaque enregistre et qui a son expression physique dans la diastole et la systole, ainsi que dans la respiration et l'expiration pulmonaire, cette double fonction détermine sur le cerveau, par l'intermédiaire du grand sympathique et de ses annexes, la réflexion automatique qui a nom la vision mentale. Une telle vision fait partie intégrante du fonctionnement ordinaire de la vie cérébralisée ; elle constitue un phénomène secondaire et non point un phénomène primaire. De là ses défauts, aussi bien que ses qualités, attendu que les uns et les autres renferment des éléments de nature extrinsèque non justiciable de l'être en soi (1).

(1) Le cerveau n'en demeure pas moins la tête de ligne de

Ceci établi, revenons au fonctionnement suprême dans l'individu et au moyen d'en recueillir le bénéfice le plus adéquat à son développement spirituel.

Si l'on admet, avec nous, que l'être relatif et, par conséquent, la conscience relative soient ouverts à toutes les influences extérieures par les portes des sens et de la vie cérébralisée, le moyen de faire appel à la vie divine apparaîtra plus clairement dans le fait que l'acte en soi servant à mettre l'âme en relation avec le Divin doive s'accomplir indépendamment de la vie *cérébralisée* et de ses débouchés corporels.

Il faut que se taisent les vibrations propres à la vie relative pour que puisse se faire entendre la voix suprême, pour que s'épanouisse au cœur de l'homme la fleur mystique dont les eaux primordiales baignent les racines, tandis que ses pétales s'ouvrent à la lumière céleste et reçoivent d'Elle les radiations nécessaires à sa germination.

On sait que le lys dans la religion chrétienne, le lotus chez les bouddhistes et chez les Égyptiens ont pour mission de représenter le mystère dont il est ici question, mystère éternel qui représente le point de conjonction entre la nature manifestée et la nature non manifestée, entre le positif et le négatif, entre Dieu et l'homme.

---

l'organisme physique. S'il n'est point envisagé à ce point de vue dans ces pages, c'est qu'elles traitent spécialement de l'organisation divine dans l'homme. Au reste, nous verrons plus loin que le cerveau est susceptible de développement spécial sous l'action de l'influx divin et collabore ainsi à l'établissement de la conscience absolue en l'individu.

Comme la fleur dont les pétales regardent le ciel et se referment pourtant sur eux-mêmes dans une relation intime avec son êtreté, l'âme trouve en soi le point central qui la soumet à l'influence divine, tout en ne l'isolant point de la matière à laquelle elle est aussi rattachée et qui permet son objectivation.

Ce point, défini christologiquement par *le lieu secret où l'âme se retire pour communiquer avec son père*, réunit tout à la fois les qualités de résistance propres à l'individualisation et celles qui, sans en dépendre, font de l'âme la fille du Ciel.

« Un point d'appui, donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde », s'écrie Archimède !

Sans point d'appui, en effet, toutes les théories demeurent vaines, toutes les spéculations s'évanouissent.

Cela est vrai aussi bien dans le domaine spirituel que dans le domaine formel. Les aspirations à la vie intégrale ne sauraient générer par elles-mêmes le royaume divin dans l'individu ; elles préparent seulement les matériaux qui serviront à ériger en lui le Temple du Dieu vivant, matériaux que, faute de coordination intellectuelle et de volonté consciente d'elle-même, elles laissent hors de l'enceinte désignée pour leur élévation.

Avec la connaissance du point d'appui sur lequel doit s'opérer l'instrumentation divine disparaissent partiellement les premières difficultés. D'autres pourront surgir plus tard, mais elles sont, somme toute, de nature secondaire.

Voyons, en conséquence, quelle méthode peut ser-

vir efficacement à l'âme désireuse de se placer sous l'obédience divine, quelle que soit d'ailleurs la forme de foi à laquelle elle se rattache. Hâtons-nous de l'ajouter, toutefois, une méthode ne vaut que par ses résultats. Elle peut être en tout point dissemblable d'âme à âme sans que, pour cela, ses résultats en soient compromis. Dans ce domaine encore, l'expérience personnelle prévaut contre tout dogmatique.

La recherche *sui generis* comporte une seule nécessité irréductible, *la centration mentale*. Non que celle-ci doive régner exclusivement et sans réserve sur l'individu en demeure de la pratiquer. On ne saurait passer sans transition graduelle de l'état vibratoire propre à la conscience relative aux conditions spéciales qui font appel à la conscience absolue. Bien que sans danger évident, une telle façon de procéder n'entraînerait point des résultats proportionnés à l'effort en cause.

L'état conscientiel nouveau doit être l'objet d'une préparation minutieuse, ordonnée, sans rien de ce qui caractérise l'esprit de relation pur et simple, soit de recherche des contingences. Basé sur le fait que l'âme humaine est indépendante en quelque sorte de l'Esprit dont elle tire sa nourriture spirituelle, l'état conscientiel nouveau doit susciter, dès l'abord, chez elle la négation de toute idée reçue, de tout parti pris dogmatique, de toute infiltration préexistante ou spéciale à un ordre de choses donné. A ce prix seulement, peut s'ouvrir pour l'âme la porte de la Connaissance directe, c'est-à-dire, la relation que nous avons

définie par l'échange vibratoire vertical propre à la conscience absolue.

Nous savons que les mystiques de tous les temps n'ont que très rarement procédé par l'état préliminaire de négation que nous invoquons en la circonstance. Aussi les vit-on ramener exclusivement à la forme de foi dont ils se réclamaient le produit de leurs abstractions votives. Il y a là un phénomène naturel, bien que prêtant à une confusion regrettable, parce qu'exclusive, phénomène ayant sa source dans la formation d'images mentales propres à la conscience relative. De cette façon, la vie en soi, dans ses manifestations propres, ne peut qu'imparfaitement remplir sa fonction et répondre au caractère d'immanence et d'immutabilité dont elle se réclame.

Tel est le premier point.

Celui qui lui est subordonné a trait à la centration elle-même dans ses exercices abstractifs gradués, exercices que toutes les écoles mystiques définissent sous le nom de méditation ou encore de concentration intellectuelle. Généralement le mystique fait appel à une sorte d'entraînement qui oblige la pensée, *dans ses fonctions relatives*, à devenir obéissante — on sait combien elle l'est peu — et à se plier à tout ce que peut exiger d'elle un mental conscient de lui-même.

Gouverner ses pensées, en régulariser le cours, afin de permettre qu'elles puissent s'appliquer à un ordre supérieur d'investigations, tel est le résultat à atteindre.

En tenant compte de notre expérience personnelle

dans ce domaine, nous avouons donner la préférence à l'abstraction ne nésessitant aucune formule caractérisée, c'est-à-dire à l'isolement pur et simple des fonctions mentales s'exerçant par réflexion sur le cerveau et empruntant son intermédiaire exclusif.

L'isolement mental renferme deux qualités éminentes en pareil état de choses. C'est de tenir compte de la portée des suggestions et des auto-suggestions imputables à la substance mentale dans ses rapports d'individu à individu, d'en atténuer considérablement les effets, puis de soumettre plus directement le centre divin chez l'homme à l'action exercée verticalement par l'Esprit.

Ces conditions se tiennent à un tel point qu'en réalité elles constituent deux aspects d'une seule et même chose. Ici intervient la nécessité du point d'appui sans le secours duquel l'isolement mental lui-même demeure indéterminé, fuyant, inapte, en un mot, à surélever l'homme au-delà des contingences de toute espèce.

Tout en imposant le silence à son mental et en le réduisant au calme absolu, le mystique appuiera donc sur le point qu'il suppose résider au plus profond de la région cardiaque, soit à l'intersection de la Croix figurée par l'homme, les deux bras étendus. Là, se centrera le plus possible sa volonté, nous ne disons pas sa pensée, attendu qu'il doit s'efforcer *de ne pas penser*.

Beaucoup plus difficile qu'on ne le suppose à première vue, un tel exercice ne peut guère se prolonger; il doit simplement être répété à intervalles aussi régu-

liers que possible et avec une persévérance digne de la meilleure cause.

Nous l'avons dit, l'Aspir et l'Expir divins, soit l'action cosmique qui tient en équilibre les mondes (parties d'un système) et les systèmes entre eux, a sa répercussion dans l'émission sanguine et ses phénomènes consécutifs. Tant que durent ceux-ci, la vie circule dans l'organisme et relie le corps physique à la fonction planétaire correspondante.

Simultanément, la vie en soi se manifeste dans *l'homme interne* par un influx et un reflux sous l'influence desquels il est relié à son Dieu. *De virtuelle*, une telle influence doit devenir positive et réalisatrice, au même titre que le sont les fonctions physiologiques elles-mêmes.

En conséquence, l'Aspir et l'Expir divins s'exerceront en un mode que nous pouvons qualifier de majeur; ils supposeront une sorte de mouvement alternatif qui, d'une part, élèvera l'âme jusqu'à son maximum d'expansion planétaire et reviendra, d'autre part, sur soi, exactement comme la diastole et la systole ou la respiration et l'expiration pulmonaires.

En pareil cas, le mouvement automatique accompli physiologiquement au profit de l'organisme sera accompagné d'un mouvement volontaire et autant que possible non spéculatif, afin que la répercussion cérébrale soit écartée et ne constitue point un dérivatif inopportun en la circonstance.

En fait, *il n'est point question que le cerveau soit écarté complètement, son concours étant d'ailleurs*

indispensable pour objectiver la pensée, même en ce qui concerne ses fonctions les plus abstraites. Il est certain centre de l'appareil cérébral qui n'est point actionné par la pensée ordinaire et qui demeure inutilisé toutes *les fois qu'il n'y a point relation définie entre la fonction divine dans l'homme et le principe universel que nous appelons Dieu.*

Écarter le cerveau, soit ne point penser durant l'exercice abstractif qui s'applique à réaliser de façon définie l'Aspir et l'Expir divins, signifie donc écarter *les fonctions cérébrales qui correspondent à la conscience relative* et non celles qui, *développées et mûries, sont susceptibles de se rapporter à la conscience absolue.* Il y a là une distinction très importante et qui sera, nous l'espérons, comprise de tous ceux qui aspirent à réaliser consciemment en eux-mêmes le royaume de Dieu promis à l'Humanité nouvelle.

Il s'ensuit que l'éveil du centre cérébral ayant pour mission de répercuter plus spécialement les vibrations propres à la vie en soi doit *succéder* au développement spécial à la région cardiaque et *non le précéder*, comme c'est trop souvent le cas. L'inobservation de ce précepte entraîne les pires conséquences physiologiques, attendu que non soutenu par le mouvement actif des forces divines, *avec la région cardiaque pour moteur*, le centre cérébral s'épuise en tension stérile et en vains efforts. En revanche, soumis au centre cardiaque et ne s'éveillant qu'en suite du mouvement acquis de la vie en soi, le centre cérébral proprement dit se trouve affecté normalement, et sans risque aucun.

L'équilibre le plus parfait résulte pour l'organisme de l'alliance contractée entre ces termes. Sans lui, le contact des éléments indispensables à la manifestation de la vie en soi n'est pas possible sur le plan physique, attendu que toute opération vitale se réclame d'une polarisation adéquate à sa nature.

Polariser de façon méthodique et suivie la vie divine dans l'homme est donc le but à atteindre par le mystique.

Si vous ne devenez comme des enfants vous n'entrerez point dans le royaume des cieux, dit l'Écriture. Que peut bien signifier une telle parole ? — On l'a généralement interprétée comme faisant appel à l'humilité du disciple, à sa soumission aveugle à la Volonté divine. Un enfant, l'Écriture dit même un petit enfant, n'a pas d'autre volonté que celle de son père. Par le fait de son incapacité à pourvoir à ses besoins, à satisfaire aux exigences de sa vie de rapport, il se voit forcément subordonné à l'être qui lui donna le jour et en tire sa subsistance.

Évidemment, l'être qui naît à la vie spirituelle se trouve dans la situation même d'un enfant. Tout ce qui est appelé à favoriser son existence, à la rendre chaque jour plus viable et plus forte, procède, non de son propre fonds, incapable encore de se suffire à lui-même, mais de la source suprême de toute vie. Son centre divin n'est encore qu'un *nucleus* dont toutes les facultés sont à l'état potentiel, parce que non soumises jusqu'ici à un véritable travail. Bien plus, ce *nucleus* doit attirer à soi, *pour s'en bâtir un corps glorieux*, les éléments qu'il puisera désormais

dans ses relations conscientielles avec le Divin. Et il ne peut y parvenir que grâce à la vie infusée d'en Haut, vie de laquelle il attend tout, il espère tout et qui le domine de toutes les puissances rattachées à son exercice.

Le « corps glorieux » qu'il appartient à l'âme de développer et de voir grandir de façon plus ou moins rapide prend donc naissance *tel un enfant dans le sein de sa mère*. Il se constitue par une opération psycho-spirituelle ayant pour Père l'Éternel masculin et pour Mère l'Eternel féminin, l'Un possédant la vie en soi, l'Autre réalisant cette vie dans les profondeurs de la substance incréée qui fait une avec Elle.

Consubstantiels et coéternels, c'est-à-dire se manifestant cosubstantiellement durant toute une période cosmique, l'Éternel masculin et l'Éternel féminin, réunis originalement dans l'Unité, s'opposèrent l'un à l'autre et reproduisirent à cette image différenciée toutes les créatures qui devaient former l'Humanité (Adam-Ève).

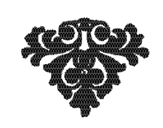
Ce mystère si imparfaitement compris, si grossièrement matérialisé qu'il constitue théologiquement une énigme insoluble, se retrouve dans la « Nouvelle naissance » et appelle sur elle l'inséparable union des forces mondiales susceptibles de donner la vie, de l'entretenir, de lui faire un manteau d'immortalité.....

A mesure que se forme chez l'individu le corps glorieux, impérissable par sa nature et immuable dans sa fonction dispensatrice, l'organisme corporel perd de ses quantités négatives et de ses qualités rudimen-

taires. Sous l'effort d'une polarisation spirituelle de plus en plus active, de plus en plus apte aussi à vivre en soi le mystère divin, à s'en assimiler le caractère unitif, l'être interne subordonne ses molécules obéissantes à l'influx et au reflux dont ses prototypes célestes lui fournissent les contingences spéciales ; il se dépouille, par conséquent, de ses expressions négatives les plus caractérisées et devient un « canal » par lequel s'écoule la vie en soi et qui ramène à cette vie l'intégralité de l'individu.

DAREL.

(*A suivre.*)



Le Jiu-Jitsu (Jujutsu), lutte Japonaise

(Voir le numéro de novembre de *l'Initiation*.)

III. — Atemi ou Sappó. Méthode en usage pour se défendre contre les attaques simultanées de plusieurs adversaires ; elle vise à mettre l'assaillant hors de combat, voire à le tuer, au moyen d'un coup, d'un choc violent. On se sert, à cet effet, du poing, du coude, du pied, du rebord cubital de la main. L'essentiel est de porter le coup au point voulu ; les principales régions à viser sont les suivantes :

A la tête : le point de confluence (*Tento*) des sutures sagittales et coronaire ; la suture (*Udo*) qui relie l'os frontal à l'os nasal ; la tempe (*Kasumi*) ou portion écailleuse du temporal ; la zone (*Ninchu*) comprise au-dessous du nez, entre celui-ci et la bouche. Un coup porté en un de ces points provoquera à la fois une commotion cérébrale et une violente douleur.

A la poitrine : le pourtour des mamelons (*Kariskita*) ; l'extrémité inférieure du corps du sternum (*Shoho*) ; l'extrémité inférieure de l'appendice xyphoïde (*Suigetsu*, région considérée comme particulièrement

efficace) ; le milieu du sternum. Soit dit en passant, si l'on s'en rapporte aux recherches de Meola, de Riedinger, de Reineboth, un violent ébranlement du thorax provoque un relâchement des vaisseaux intra-pulmonaires ; par suite, le ventricule gauche reçoit une moindre quantité de sang et la pression intra-artérielle s'abaisse au point qu'une syncope peut s'en suivre. Le choc imprimé au thorax peut également produire des effets délétères en vertu d'une action directe exercée sur le cœur, sur le diaphragme ou sur le foie.

Au dos : la zone qui correspond aux 6e et 7e vertèbres dorsales (*Denko Mitsuatari*). Vraisemblablement, les coups portés sur cette région agissent par le même mécanisme que ceux portés sur les points susdits de la poitrine, à moins qu'ils ne déterminent un arrêt des mouvements respiratoires, par compression de la moelle.

Au ventre : la région comprise au-dessous du rebord des fausses côtes, à droite (*Inazuma*), ou à gauche (*Tsukikage*) : la zone située au-dessous du nombril (*Myojo*). Un coup porté sur l'une de ces régions produit un relâchement paralytique de vaisseaux intra-abdominaux, par le même mécanisme que dans l'expérience bien connue de Goltz sur la grenouille ; ses effets délétères peuvent être imputables à une action directe exercée sur le foie, ou sur la rate, ou sur le diaphragme.

En fait d'autres coups de prédilection, il y a lieu de mentionner les suivants :

Ceux portés avec le pied et le genou ou le poing, et

qui visent à luxer ou à contusionner les testicules (*Tsurigane*). Il est de notoriété courante que les traumatismes de cette nature occasionnent des syncopes, des vomissements, de la dyspnée, qu'ils peuvent causer la mort, et qu'en ce cas on ne trouve pas, à l'autopsie de la victime, des altérations suffisantes pour rendre compte du dénouement fatal. C'est pourquoi les lutteurs qui s'exercent au Kata ne manquent pas de protéger leurs testicules avec la main.

D'autres artifices ont pour but d'immobiliser l'adversaire, grâce à la douleur provoquée par la compression de certaine partie du corps : compression de la zone comprise, au-dessous de l'oreille, entre la branche montante du maxillaire inférieur et l'apophyse mastoïde, et qui est remarquable par sa richesse en nerfs (*Dokko*) ; compression du nerf radial, à la face postérieure de l'avant-bras (*Shakutaku*) ; compression du nerf tibial, au niveau des muscles gastro-anémiens (*Kusanabicki*) ; compression de la trachée, entre les insertions sternales des muscles sterno-cleïdo-mastoïdiens (*Hichu*) ; compression du cou, au niveau du muscle omohyoïdien, à droite (*Matsukase*), ou à gauche (*Murasame*).

IV. — Kwatsu ou Kwappo. Ces deux noms désignent la méthode employée par les lutteurs japonais, pour rappeler à la vie les individus en état de mort apparente. Il s'agit, somme toute, d'un procédé de respiration artificielle ; il diffère de celui qui est en usage chez nous, en ce que, aux manipulations qui se répètent pendant un temps plus ou moins long

avec une parfaite régularité, il substitue de simples chocs, de simples coups, une simple pression, ou, tout au plus, des manipulations un peu plus compliquées, mais qu'on ne répète qu'un petit nombre de fois. Pour obtenir le résultat voulu, on agit sur les organes thoraciques, en intervenant par devant ou par derrière, par pression ou par choc; quelquefois on s'attaque au diaphragme, à travers la paroi abdominale. Au cas où les testicules seraient luxés, on les réduit préalablement.

Le Kwatsu n'a des chances d'être efficace que si la syncope dure depuis moins de deux heures; passé ce délai, il y a peu d'espoir de ranimer les sujets en état de mort apparente.

D'autre part, on se base, au Japon, sur les signes suivants, pour distinguer la mort apparente de la mort réelle :

Quand un sujet en état de syncope présente une déviation des globes oculaires dans un sens ou un autre, ou quand les pupilles restent dilatées, on a des chances de le rappeler à la vie ;

De même, quand un miroir approché de sa bouche ou de ses narines se ternit, ou quand on voit s'agiter la surface de l'eau contenue dans une petite assiette disposée sur la région précordiale du sujet en état de mort apparente.

Voici maintenant la traduction textuelle de la description des procédés en usage au Japon pour ranimer les sujets en état de mort apparente, description donnée par le professeur K. Osawa, d'après les ren-

seignements que lui a fournis Inoue Keitaro, directeur d'une école où on enseigne le jujutsu :

1° *Sasoi Kwappō*, méthode ayant pour objet de rétablir le jeu des mouvements respiratoires : Le sujet en état de mort apparente est maintenu debout. L'opérateur lui place la main gauche sur la poitrine ; avec le plat de la main droite, il appuie sur la région des 4e et 5e vertèbres dorsales, de façon à provoquer un mouvement expiratoire.

Ou bien il applique son genou sur cette même région ; puis il ramène la tête du patient sur sa poitrine, il lui applique les deux mains sur les pectoraux, et il lui comprime le thorax à la fois d'avant en arrière et d'arrière en avant.

2° *Eri-Kwappō* (eri = cou ou nuque). L'opérateur, placé à droite du patient, lui passe le bras gauche sous le cou, et le redresse. Puis il lui applique les doigts de la main droite à trois pouces environ au-dessous du nombril, de telle sorte que le pouce d'une part et les quatre autres doigts de l'autre dessinent un V. Cela fait, avec la main droite il exerce sur la partie abdominale une pression dirigée de bas en haut, tandis qu'avec le bras gauche il comprime les épaules et la nuque, de haut en bas. Ces deux pressions en sens inverse provoquent un mouvement expiratoire.

Un coup violent porté sur la région de la 2e vertèbre lombaire passe pour aboutir au même résultat.

3° *Inno-Kwappō* (inno = testicule). Procédé employé en cas de luxation du testicule dans le canal inguinal : Les jambes du patient sont maintenues en extension ; on explore les bourses, pour s'assurer que

l'une d'elles est vide. Puis l'opérateur passe ses deux bras sous les aisselles du patient qu'il laisse retomber doucement sur le sol. Il recommence cette manœuvre 14 ou 15 fois. Puis, avec la pointe des pieds, il exerce à peu près autant de chocs sur la région du sacrum. Le patient est ensuite couché sur le dos, entre les jambes de l'opérateur. Celui-ci s'incline sur le genou droit, enlace de ses mains — les doigts étant entrecroisés — la nuque du patient, il le redresse, ramène les coudes sur la région de l'appendice xyphoïde et, tout en comprimant cette région, il attire la nuque en avant, avec les mains, de façon à provoquer un mouvement expiratoire.

4° *Sō-Kwappō*, méthode convenant dans les circonstances les plus diverses, pour ranimer les sujets en état de mort apparente : Le patient est couché sur le dos ; l'opérateur applique les deux mains à trois pouces au-dessous de l'ombilic, et il exerce à ce niveau une pression dirigée vers le thorax. Ou bien il a appliqué les mains sur les fosses iliaques, pour exercer sur la paroi abdominale une pression dirigée d'avant en arrière et de bas en haut. Dans les deux cas on provoque un mouvement expiratoiré.

5° *Dekishi-Kuappō*. — Procédé pour ranimer les noyés : Le patient est couché sur le ventre s'il s'agit d'un homme, sur le dos s'il s'agit d'une femme. On glisse un oreiller un peu mou sous la région ombilicale dans le premier cas, sous la région des lombes dans le second. Puis on pratique le So-Kwappo, après avoir bouché les orifices naturels du patient, l'orifice buccal excepté, afin de prévenir

toute expulsion de matières fécales ou de mucus. Il y a tout avantage à faire conjointement des applications de calorique sur le thorax et sur le reste du tronc.

6° *Esshi-Kwappō.* — Procédé pour ranimer les pendus : Tandis qu'une personne maintient le pendu, en le saisissant par la poitrine ou par le ventre, une autre défait le lien. Cela fait, la première des deux personnes exerce, avec les mains, une forte pression sur le thorax ou le ventre du pendu, tout en le ramenant sur le sol. Une fois le patient couché sur le dos, on pratique le So-Kwappo, après avoir, au préalable, bouché les orifices naturels.

7° *Daraku-Kwappō.* — Procédé pour rappeler à la vie des victimes d'une chute : On maintient le patient dans la position assise, au moyen d'un lien dont une extrémité est fixée à la nuque et l'autre aux creux poplités. Puis on pratique l'*Eri-Kwappō* (2°), après avoir bouché les orifices naturels du patient.

Chez les sujets en état de mort apparente, du fait de l'inanition ou de l'exposition prolongée à un froid intense, on a recours au So-Kwappō (4°).

(*La Correspondance Médicale.*)



L'idée de la mort à travers les mondes

(*Suite.*)

Les Romains.

Les Romains adoptèrent une partie des usages païens pour les cérémonies mortuaires.

Leurs tombeaux n'avaient pas besoin de profondeur, à cause que, brûlant les corps, ils n'y enfermaient que les cendres, qu'ils mettaient dans des vases.

Ensuite, ils mangeaient et buvaient à la mémoire du défunt, faisant des offrandes sur les tombeaux et allumant des cierges qui devaient durer le plus possible.

Durant cette cérémonie, le principal personnage était un bouffon, chargé de contrefaire les gestes et les habitudes du défunt : témoin, celui qui, aux funérailles de Vespasien, parodia plaisamment l'avarice de ce prince.

Denys d'Halicarnasse dit qu'à Rome, dans les funérailles moyennes, figuraient des pleureuses de profession, des joueurs de flûte et des bouffons.

Lors des fêtes annuelles, appelées *Féralies*, on apportait des légumes et du miel sur les tombeaux ;

on y ajoutait du pain trempé dans du vin, des gâteaux salés et des violettes.

Les Romains n'employaient jamais le mot *mort*. Ils avaient des formules consacrées : *il a cessé de vivre*, *il s'est éteint*, *il a vécu*, *il n'est plus*, *il vient d'achever le cours de sa destinée*. Il y avait aussi les *enthousiastes de la mort*, gens qui aspiraient à mourir en riant. Saxon le Grammairien dit d'un guerrier : « Il tomba, rit et mourut. »

Mais ce qui était le plus curieux, c'était les femmes romaines, qui imaginèrent le *visage déchiré*.

Cette marque d'une extrême affliction était encore une coutume que les femmes observaient pour témoigner l'excès de leur douleur. La *loi des Douze tables* abolit cette coutume, en disant qu'il *était défendu aux femmes de se déchirer les joues*. Malgré la loi, l'usage demeura, et, maintenant encore, dans certaines villes d'Italie cet usage persiste. Les femmes s'imaginent sacrifier aux mânes des leurs par cette absurde effusion de sang.

Les Romains avaient une fête des morts appelée *Februales*, parce qu'elle se faisait dans le mois de février, et dont le but était de rendre les dieux infernaux propices aux mânes.

Les Romains faisaient de la mort un génie triste et immobile, tenant un flambeau renversé à la main.

A l'aurore du christianisme, les Romains avaient pour ornement funèbre le *Paon*, oiseau consacré à Junon, qui était aussi le symbole des impératrices. Ils avaient également l'Aigle, qui était adopté pour la consécration des empereurs. L'Aigle et le Paon

formèrent, pendant l'époque romaine, un des éléments les plus habituels de la décoration des tombeaux. Le Paon était surtout dans les peintures et les pierres sépulcrales des catacombes. Le Phénix représentait l'immortalité de l'âme.

Les catacombes furent destinées à la sépulture des victimes de la fureur des païens pendant les premières années du christianisme.

A Rome, l'on pratiquait la crémation concurremment avec l'inhumation.

Il était formellement défendu de brûler un enfant qui n'avait pas encore ses dents. On refusait également la crémation aux suicidés ou aux personnes frappés de la foudre.

Les Gaulois.

Les Gaulois mettaient leurs morts dans des grottes, sur un lit de cendres. Ils s'accroupissaient en cercle près du cadavre, posé provisoirement sur une dalle, pendant que le bois se transformait en charbons incandescents. Là, on rappelait les vertus et le courage du défunt, puis on le couchait sur les cendres éteintes ; et l'on ne s'occupait plus de lui.

Ces grottes étaient ordinairement des retraites sombres, des creux de rochers, et avaient une sorte de vestibule situé devant l'entrée, laquelle était fermée par de grosses pierres.

Ceux qui étaient dans la plaine faisaient de petites chambres sous terre, qu'ils recouvraient de grosses dalles après y avoir enfoui le cadavre.

On mettait sur le mort un objet indiquant son

attachement. S'il savait lire, c'était un manuscrit que l'on plaçait entre ses mains ; parfois un chapelet ou ses armes.

Avant le christianisme, les Gaulois enterraient leurs morts avec les choses qu'ils avaient le plus estimées : joujoux, armes, parures.

Ils avaient une grande fête: la *Cueillette du Gui*, plante toujours verte qui croît sur les chênes. Leurs prêtres, Druides et Druidesses, enseignaient que le soleil, les vents, les grandes forces de la nature, indiquaient combien l'être humain était petit devant la grandeur des éléments.

Les Français.

Au moyen âge, à Paris, on cousait les seigneurs dans des peaux de cerfs ; les particuliers, selon leur rang, avaient le cuir ordinaire, la toile cirée ou la toile de lin.

A la tombée de la nuit, des crieurs revêtaient une sorte de dalmatique et parcouraient les rues en annonçant les décès de la journée, indiquant l'heure de l'enterrement, qui devait avoir lieu le lendemain. Chaque crieur ne devait notifier qu'un seul décès *affin qu'un chacun d'eux ait des besongnes par égale portion, au mieux que faire.*

Après les funérailles, l'on dansait la *ronde macabre* en l'honneur du mort. C'était une cérémonie où un assistant figurait la Fatalité condamnant tous les humains au trépas, et où la Mort se servait, pour diriger cette ronde, d'un squelette comme violon et d'un ossement pour archet.

Celui qui représentait la Mort chantait :

O créature raisonnable
Qui désires le firmament,
Tu as ly doctrine notable
Afin de mourir sainement.
La danse macabre t'appelle,
Que chacun à danser apprend ;
A l'homme et femme est naturelle :
Mort n'épargne petits ni grands.

Les armoiries de la Mort étaient de pourpre, avec deux fémurs en sautoir, devant une tête tarée de front.

Au quinzième siècle un crieur parcourait dans la journée les quartiers qui lui incombaient, une sonnette à la main, faisant connaître le nom du défunt, son état et son adresse.

L'entrée de la maison où était le corps, était tendue de serge noire.

Une femme était spécialement chargée de préparer le drap qui devait envelopper le cadavre.

On embaumait les notables, et dans ce cas le défunt était revêtu de son costume officiel et exposé publiquement dans un luxueux cercueil.

Le jour des obsèques fixé, le crieur officiel allait, revêtu de sa dalmatique, *crier le corps par la ville.*

Si le défunt était un noble, il pouvait avoir plusieurs crieurs, afin que l'on accoure dans le cortège.

Pendant le défilé, deux crieurs, qui étaient aussi *fossoyeurs* et *porteurs de corps*, marchaient près du cercueil, munis d'un pot de vin et d'une large coupe. Quand le convoi arrivait à un carrefour, on posait

le cercueil sur des tréteaux et l'on offrait, de la part de la famille, du vin aux assistants.

Après la cérémonie mortuaire à l'église, on portait le corps à la fosse ou au tombeau. Un prêtre donnait l'absoute et bénissait les assistants.

Un long cortège était une marque de belle considération pour la famille.

En outre, les gens riches se faisaient gloire d'avoir un grand nombre de pauvres au convoi. Ces pauvres diables tenaient une torche à la main et devaient suivre le cortège d'un air triste. Ils recevaient pour cela une petite aumône.

Après l'enterrement un copieux repas était servi par la famille aux gens de qualités qui avaient suivi le convoi.

Quant au petit peuple, on l'enterrait pour rien. Ce n'était pas par respect pour son cadavre, mais parce que cela aurait pu infecter.

Si c'était un criminel, il demeurait, après sa mort, la propriété du bourreau, qui en faisait de la *graisse de pendu*, à moins qu'il ne vendît le corps aux chirurgiens, le criminel ne pouvant pas se vendre lui-même de son vivant.

A la mort d'un roi, d'une reine ou d'un prince royal, les hérauts d'armes annonçaient le trépas par les rues de Paris, *commandant* de prier pour le repos de l'âme très haute et très puissante (termes de l'époque).

Le corps royal était exposé sur un lit de parade, embaumé et revêtu des ornements royaux.

Les religieux de l'ordre se succédaient de deux

4

heures en deux heures pour réciter l'office et les prières des morts.

Dans diverses contrées de la France actuelle, on enterre les morts cousus dans un drap. Dans d'autres, on le pare de ses meilleurs vêtements; dans d'autres, enfin, on lui laisse ceux qu'il a portés la dernière fois.

Dans le Midi, après l'enfouissement du corps, on présente ses condoléances à la famille, et chacun se retire chez soi ; dans le Nord, on offre une petite collation à ceux qui ont assisté aux obsèques, façon comme une autre de tuer le chagrin en buvant et en mangeant.

Les Marseillais.

Marseille est la plus antique ville de France. Elle fut fondée il y a vingt-six siècles par les proscrits phocéens fuyant la tyrannie. Elle fut un centre de lumière et les Romains eux-mêmes lui élevèrent une statue dans Rome avec le titre glorieux : *A Marseille, reine de l'Eloquence*.

Les Marseillais parlaient de justice et n'admettaient pas l'inégalité au dernier moment. Leurs cérémonies funéraires étaient donc les mêmes pour tous, riches ou pauvres. Il n'y avait pas de classes pour la mort.

Ils considéraient les cimetières comme des lieux de promenades et de sereines méditations. Ils déclaraient s'enlever ainsi toute idée de trop grande douleur ou de joie délirante.

Les autorités faisaient placer deux cercueils aux portes de la ville pour que les étrangers, devant ce

signe muet de la poussière humaine, eussent l'esprit tourné vers la bonté et la vertu.

Les lamentations, les pleurs en public, les scènes d'apparat dans la douleur étaient sévèrement jugés. C'était pour habituer les citoyens à considérer la mort comme une chose naturelle, terminant les souffrances de la vie. Ils affichaient le mépris de la vie et ne redoutaient pas la mort.

Les Corsois.

Les Corsois ont une passion qui absorbe toutes les autres : la vengeance.

Au moment de mourir, ils se lèguent leurs haines, comme d'autres le font pour des objets précieux. *Je vais mourir*, disent-ils en substance, *et je vous laisse un ennemi redouté* : *c'est un tel*, *gardez-vous de lui*.

Après la mort, les hommes s'interrogent et improvisent sa biographie. *C'était un brave*, dit l'un ; *et charitable*, dit l'autre ; *grand entre les plus grands cœurs*, dit un autre. *Voici un de ses traits de courage*, reprend un vieillard, et il raconte un exploit du mort.

Les femmes ont aussi leur tour près du défunt ; elles lancent des imprécations contre la mort qui leur enlève l'époux, le fils, l'ami ou le frère, et improvisent toujours un *vocéro* en l'honneur du défunt.

Les Russes.

Les Russes pleurent abondamment sur le corps des morts ; c'est pour eux un signe d'affection. C'est à l'église qu'a lieu la plus grande cérémonie mortuaire.

Là, le corps est exposé dans la bière entr'ouverte et les assistants, à genoux, disent des prières.

Après la cérémonie, qui dure parfois plusieurs heures, selon le rang du défunt, les assistants défilent devant le cercueil et à tour de rôle baisent le bras du mort. Les parents, pendant le défilé, restent agenouillés et groupés autour du cercueil dans la plus grande désolation.

Ensuite a lieu l'inhumation. La religion russe défend rigoureusement l'incinération.

Il est défendu aussi d'enterrer un mort avant trois jours révolus; la plupart, surtout dans les familles aisées, vont jusqu'à cinq jours.

On lave le cadavre avant les funérailles et on l'enterre avec le plus d'apparat possible

Certaines sectes dissidentes affirment que l'être continue à vivre pendant quelque temps après la mort du corps, errant autour des lieux où le dernier a été enterré, et qu'il finit par s'évanouir ensuite comme la fumée qui disparaît après avoir plané dans l'air.

Les Espagnols.

L'Espagne est une contrée méridionale de l'Europe. C'est le pays de l'orgueil et de la superstition.

Dès qu'un Espagnol est mort, ses parents l'entourent et font son éloge.

Ils préludent par la *neuvaine de la douleur*, et neuf jours durant ils ne doivent parler que de lui. C'est la période de trêve pour les parents ennemis, et il y a

même là des sanglots et des cris qui seraient déchirants, s'ils étaient sincères.

Avant les funérailles, les parents assiègent la demeure du mort et racontent aux visiteurs comment il est mort. On l'enterre trois jours après dans le plus grand apparat, avec des cérémonies qui touchent au romanesque.

La *neuvaine de la douleur finie*, chacun reprend son indépendance, et les parents, qui s'embrassaient la veille en sanglotant, ne se reparlent plus le lendemain, s'ils ont eu entre eux le moindre motif de brouille.

Les Calédoniens.

La Calédonie était un pays comprenant toute la partie septentrionale de l'ancienne Bretagne et presque en totalité l'Écosse actuelle ; pays d'origine gauloise qu'il ne faut pas confondre avec les anthropophages de la *Nouvelle Calédonie*.

Le barde calédonien Ossian illustra ce pays, dont il chanta les gloires et les vertus.

Les Calédoniens n'ont fait l'apothéose d'aucun de leurs héros. Ils ne faisaient consister la puissance que dans la force du corps et dans la hauteur de la taille, qualités que la mort détruisait immanquablement.

Les nuages devenaient après leur mort le séjour de leurs âmes. Les vaillants étaient reçus avec joie dans le *Palais aérien*, mais les méchants, les fourbes en étaient exclus et condamnés à errer dans les vents du

ciel. L'âme conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions que pendant la vie.

La Hollande.

La Hollande a pour bornes, au nord et à l'ouest, la mer du Nord ; au sud, le royaume de Belgique; à l'est, le royaume de Prusse.

Les Hollandais sont très religieux, sans être fanatiques ; cependant, ils font faire de leur vivant une porte dans leur maison par laquelle ils doivent sortir quand ils seront morts.

Ils s'y habituent et voient sans émotion cette porte, qui ne doit s'ouvrir que pour leur livrer passage à... l'éternité.

Les Anglais.

En Angleterre, les funérailles se font avec beaucoup d'apparat. Il est d'usage que la famille du défunt offre à tous ceux qui ont assisté aux obsèques un exemplaire de la liturgie mortuaire portant la date, l'heure et le jour, imprimés, de la cérémonie funèbre. Le deuil est très observé.

Il n'y a pas longtemps encore que les criminels avaient le droit de vendre leur cadavre. En ce cas, le criminel qui voulait vendre son corps, dès sa condamnation le faisait savoir, et un chirurgien venait s'accorder avec lui sur le prix. Après cette vente anticipée, le chirurgien devenait le libre possesseur de la dépouille mortelle. On prétend que cette opération se pratique encore dans les prisons de Londres.

Les Irlandais.

Les Irlandais sont les plus beaux pleureurs de l'Europe. Le convoi d'un de leurs trépassés dure souvent toute une journée et parcourt plusieurs lieues à travers la ville. Ils font au mort un cortège de hurleurs, et ils ont des professionnels qui passent leur existence à combiner des lamentations.

Les Helvètes.

Les Helvètes avaient une *danse des morts* spéciale appelée *Todtentanz*.

On voit encore dans la Suisse moderne, en les endroits riches, quantité de tableaux et de panneaux qui sont des danses macabres, les panneaux sont d'une originalité curieuse. On serait tenté de croire que l'artiste voulait, dans sa conception, faire rire de la mort. On semblait railler la mort, mais d'une moquerie grotesque et amusante.

Les Grecs.

Les anciens Grecs représentaient la mort sous la forme et les traits d'un beau jeune homme, dont l'aspect, loin d'être repoussant, était, au contraire, fort agréable. Ils avaient aussi des danses macabres, qui se faisaient sous les auspices de petits squelettes parés, lesquels soufflaient dans des flûtes en semant des fleurs.

Les Grecs faisaient graver l'image de la mort sur leurs vases à boire.

Les Stoïciens.

Le précepte du stoïcisme antique était celui-ci : *Ne pas être lâche.*

Les stoïciens affirmaient que le chemin du ciel appartenait à tous et que la seule lutte possible était la pratique des bonnes œuvres. Ils ne croyaient pas aux pouvoirs surnaturels de l'homme et se contentaient d'appeler l'âme au tribunal de sa conscience.

En vertu de ces principes, les stoïciens mouraient calmes et souriants, songeant au bien qu'ils avaient fait et regrettant celui qu'ils n'avaient pu faire.

Ils s'interdisaient à eux-mêmes les attachements aux êtres et aux choses, et, par cette impassibilité, se mettaient au-dessus de la mort par une vie sobre et exemplaire. Cela ne les empêchait pas, au moment de mourir, de livrer leurs dernières inspirations à l'objet qu'ils avaient le plus aimé : femme, fils, frère, ami, symbole.

Ils faisaient enlever leurs morts la nuit, avec décence et sans bruit.

Les Étrusques.

Les Étrusques, peuples qui exercèrent une grande influence sur la Rome primitive, et qui furent finalement soumis par les Romains, peignaient la mort sous une face horrible. Dans les vases étrusques, remarquables de forme et de dessins, on représentait souvent la mort ; c'était alors une tête humaine d'une laideur repoussante, une tête de gorgone hérissée de couleuvres ou un squelette hideux.

Les Italiens.

Les Italiens ont l'habitude de peupler de fantômes blancs les cimetières. L'image de la mort est souvent utilisée par eux.

Un peintre florentin, Pietro Cosimo, contemporain de Léonard de Vinci, imagina le *Triomphe de la mort*, procession qui défilait la nuit avec des torches et des flambeaux.

Un immense char était tiré par quatre buffles noirs. Sur les côtés du char étaient peints des têtes de morts et des os croisés. La Mort, représentée par une femme laide, repoussante, était assise sur un trône entouré de sépulcres ouverts, d'où les morts, des hommes hideux, sortaient à chaque station en chantant des airs plaintifs et douloureux.

Puis, suivaient, sur des chevaux harnachés de noir, des hommes peints en squelettes, même des squelettes, empruntés aux accessoires d'un théâtre, portant des flambeaux.

L'étendard de la Mort était tenu par un homme en deuil qui scandait des chants lugubres.

Le peuple, frappé de la nouveauté du spectacle, y prit un certain plaisir, mais il s'en fatigua au point qu'il fit des émeutes pour faire cesser cette macabre fantaisie.

ETIENNE BELOT.



Les Mystères de l'occulte [1]

« Cette liberté, dit-il, que vous octroyez au peuple me fait rire dédaigneusement. Où voyez-vous un semblant de vraie liberté ? Ce n'est qu'une vague et trompeuse apparence, dangereuse — vous l'avez dit — en ce sens qu'elle exalte l'imagination ouvrière. Tel qui lit sur nos murs : « Liberté, Égalité, Fraternité » se dépitera du mot « Défense de fumer » apposé sur le même édifice public !

« Et il n'y a pas plus d'égalité que de liberté : ce sont de vains symboles d'une autre hiérarchie qui se cache, qui se déguise. L'ouvrier n'est pas l'égal du député ou de l'avocat, — et je cherche, sans trouver, ce qu'il y a de fraternel entre tous les citoyens du même Etat. Mais avec ces mots-là, creux et sonores, on grise l'intellect étroit de la populace démocratique et on la conduit aux pires destinées. Vous êtes libre, c'est vrai, je me plaîs à le proclamer hautement : mais il faut satisfaire au service militaire. Cela ne vous plaît peut-être pas ; dans ce cas, vous êtes déclaré insoumis, et les gendarmes viendront vous appréhender. Voilà la liberté !

— Alors, maître Jacobus, selon vous, les hommes doivent être nécessairement égaux ?

(1) Écrit spécialement pour l'*Initiation*.

— Oui, scanda le pythagoricien, les hommes sont égaux devant Dieu et devant le Souverain, puisque le Souverain est le représentant de Dieu sur terre, puisqu'il règne en vertu d'un droit divin. Il n'y a qu'une seule supériorité : la supériorité intellectuelle, — qui n'existe ni pour Dieu ni pour le Roi.

— C'est aussi mon avis, prononça le docteur Marc. Alors pourquoi afficher une égalité qui n'existe que de nom et qui est le pire mensonge de notre société actuelle ? L'autocratie, aux mains d'un despote, est un mal, plus qu'un mal, une calamité. La monarchie n'est pas non plus l'idéal de la latinité contemporaine, car elle pourrait rééditer les mêmes fautes que jadis. Et puis, un roi trop absolu est un anachronisme, chez nous : le temps a fait son œuvre.

« La république démocratique est une bêtise, car il n'y a pas de démocrates là où existent plusieurs castes d'individus ; un intellectuel se croira infiniment supérieur au mercenaire ; et, dès lors, la république ne sera plus démocratique, mais aristocratique, telle que la comprenait le philosophe de Samos. Nous pourrions de là tomber dans l'oligarchie, qui n'est en somme qu'une autre forme du gouvernement pseudo-républicain.

— Ah ! si ce n'était pas une utopie, la république de Platon ! Mais voilà ! c'est une utopie, et telle elle restera, sans réalisation possible, grandiose génie que nous ne pouvons comprendre !

— Oui, mais il y a le danger en germe, hasarda Jacobus, danger qui réside essentiellement dans l'harmonie de sa constitution. Changez la conscience

humaine et modifiez son idéal, le rêve du divin philosophe sera possible et réalisable ; mais nous sommes tellement enclins à considérer une telle ochlocratie comme chimérique que nous sommeillons dans notre paresse intellectuelle sans vouloir ou pouvoir secouer cette somnolence lucide et apathique.

— Hélas ! exclama le docteur Boulay, l'homme ne progresse que bien lentement ! Quelle en est la cause ? Son orgueil — orgueil immodéré, féroce — et tous ses appétits matériels. Ce qui fera encore longtemps — peut-être toujours ! — la force des dirigeants, c'est la colossale vanité de cette machine merveilleusement organisée, mais mal douée : l'homme. Nous ne sommes que des pantins dont chaque corde est une passion qui nous meut. Tel désire le pouvoir pour satisfaire son ambition et ses intérêts. Le bien de la Nation, personne n'en a cure : « A moi les folles ivresses, la gloire, les honneurs ! » Le prestige est grand auprès des femmes, et nous pivotons sans cesse autour d'elles !

— Vous croyez donc que la femme est le seul mobile de vos actions humaines ? questionna la belle Elisa de Sivrey en souriant. Et cependant, nous ne pouvons en rien nous immiscer dans votre politique, j'entends d'une manière ouverte. Pourquoi la femme n'aurait-elle pas voix au chapitre ?

Le vieux philologue haussa les épaules.

— Pourquoi ? oui, pourquoi ? C'est encore une stupidité de l'homme ! Mais peut-être viendra pour vous l'heure salvatrice prédite par Guillaume Pottel.

— Il faut avouer, jeta négligemment Jacobus,

que la femme est plus sensée que l'homme en bien des circonstances. Du reste, pour répéter un mot fameux, je dirai que la femme ayant perdu le genre humain, la femme le rénovera...

Un geste du docteur Marc interrompit cette conversation.

— Nous nous écartons du sujet, fit-il d'une voix tranquille. Nous discutons les formes du gouvernement idéal en vain, cherchons une meilleure république.

— Elle est trouvée !

Tous les regards convergèrent vers maître Jacobus, interrogateurs et curieux.

— Je m'explique, continua le pythagoricien. La république démocratique est une antinomie ; la république aristocratique ou oligarchique nous obligerait à changer de maître pour avoir les mêmes despotes, rien de plus, rien de moins, et est, conséquemment, impossible; la république de Platon nécessite des intelligences d'élite, et nous ne pouvons trouver que des êtres médiocrement doués, sous tous les rapports.

« Ergo : le meilleur gouvernement possible pour les peuples de la race latine est une sorte d'ochlocratie intellectuelle dont le chef suprême serait nécessairement le pape... Quelques minutes d'attention, que je vous soumette ma thèse.

« Nous nous plaignons de notre décadence religieuse, et nous ne faisons rien pour en enrayer les progrès désastreux.

« Nous nous laissons distancer, dans les arts, dans les sciences et dans l'industrie, par la remuante race

anglo-saxonne. Nous manquons d'unité et d'énergie, et nous nous endormons dans le souvenir de ce qui fut jadis notre brillante civilisation.

« Or, les gens du Nord deviennent sans cesse plus puissants et ne sont pas troublés, eux, par ces luttes intestines qui désorganisent les plus grands empires. Leur marche est ascendante, la nôtre décline. Je le répète, nous manquons d'unité et d'énergie ; nous ne savons plus vouloir. Les quelques rares génies que nous produisons encore, nous les méprisons ! Nous entravons, comme à plaisir, l'essor de leur talent. Nous sommes jaloux les uns des autres, et cette jalousie nous incite à toutes les bassesses. Nous raillons l'entreprise hardie et généreuse de l'artiste rénovateur, — et il tombe épuisé, vaincu, tué par le ridicule, puisque le ridicule est mortel chez nous, puisque notre race est essentiellement contemptrice. Nous chercherions vainement l'esprit de solidarité chez les latins : c'est un mythe, une allégorie, une chimère. La fraternité, en sociologie, en morale, en esthétique, en littérature, en tout, est la plus grande, la plus grossière erreur qu'on puisse propager, car il n'y a pas de fraternité dans la vie intellectuelle, non plus qu'en matière politique !

« On se moque de tout et de tous : le chef de l'État lui-même est insulté, honni, méprisé ! Les postes d'honneur ou de confiance sont attribués à des concussionnaires, et les partis se vilipendent dans les journaux quotidiens, sans nul souci de l'amour-propre national et du bien-être des citoyens. C'est une course à l'assiette au beurre.

« C'est aussi l'âge de la calomnie et de la médisance, de l'hypocrisie et de l'insulte. Comme disait Shakespeare, « il y a quelque chose de pourri dans ce royaume » qui nous communique à tous les germes de son infection ; la corruption et la débauche s'épanouissent librement dans les rues! Il faut supprimer tout cela et couper la jambe, de crainte que la gangrène n'envahisse le corps entier. L'amputation est douloureuse, mais l'intérêt de la tête — pardonnez mon expression vulgaire — l'exige.

— Mais, hasarda l'ingénieur Bucher, c'est quelque chose comme une révolution...

— Oui, répliqua Jacobus, une révolution pacifique, je l'espère, une révolution intellectuelle et savante dont nous serons les promoteurs. Elle ne fera pas couler le sang humain, comme les guerres, ce qui est le comble de la cruauté et de la stupidité; elle n'entraînera pas de conflits diplomatiques ou économiques: elle ne déchaînera pas les fantômes horribles de la misère et de la famine, qui ensanglantèrent la France en 1789.

« Non! ce sera le combat des idées, et tous les savants latins entreront dans la lice, qui pour défendre la latinité défaillante, qui pour protéger les usages que nous voulons saper.

« Nous autres, avant tout, nous serons les champions du Christ, les latins catholiques espérant une ère de glorieuse renaissance : renaissance religieuse, artistique, littéraire et politique!

Une acclamation générale salua cette péroraison. L'improvisateur attendit que l'enthousiasme des

auditeurs se fût calmé pour reprendre la suite de ses audacieuses théories.

— Vous parliez tantôt d'alliance entre les peuples, fit remarquer le docteur Marc, anxieux, et de souveraineté papale. La latinité aurait-elle l'hégémonie du monde?

— Oui, cher maître ; et voici en quoi consisterait d'une part cette hégémonie mondiale, et d'autre part le relèvement de notre race...

— Parlez! parlez! crièrent plusieurs auditeurs impatients de connaître enfin la conclusion de ce long débat.

Maître Jacobus se recueillit un moment, et débuta en ces termes :

— De même que nous formons ce que nous appelons « l'association idéale des métaphysiciens », de même les divers peuples de race latine peuvent former « l'union idéale des intellectuels latins ». Nous commencerions modestement par groupe de cinq membres pour chaque nationalité. La France serait donc représentée par cinq « intellectuels » nommés aux voix et ayant, comme chef, le docteur Marc. L'Italie, l'Espagne, la Roumanie, l'Amérique latine agiraient de même, chaque groupe ayant son chef, élu de la même manière. Ces chefs seraient eux-mêmes feudataires du chef suprême et spirituel, le pape.

« Puis, ces groupes recruteraient de nouveaux adeptes, choisis dans la société savante. Nous formerions bientôt une chaîne puissante enserrant toute la chrétienté, dont la capitale serait naturellement Rome.

« Nous aurions des statuts et des organes de propagande; nul doute que cette nouvelle Société ne devienne réellement forte et rénovatrice.

— Une question ? fit un jeune écrivain du nom de Rambert.

— Faites, acquiesça Jacobus. Je suis prêt à répondre à toutes les objections et aux rétorsions éventuelles.

— Cette Société internationale, dont le siège serait à Rome, expliqua Rambert, serait purement littéraire et artistique. Ce serait, en quelque sorte, un lien fraternel qui unirait tous les latins, et sous la haute protection du Saint-Père ?

Jacobus opina de la tête.

— En ce cas, — si l'on s'en tient aux secondaires questions de l'art, — que deviendrait la religion, car je supposais que, avant tout, « l'union idéale des intellectuels latins » combattrait l'athéisme et la fausse démocratie ?

PORTE DU TRAIT DES AGES.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Les douze règles pour le combat spirituel

1. — Si l'homme trouve dure la route de la vertu, parce que sans cesse il nous faut lutter contre la chair, le diable et le monde, qu'il se souvienne que, quelque vie qu'il ait choisie, fût-elle selon le monde, beaucoup d'adversités, de tristesses, de désagréments, de travail s'y rencontreraient.

2. — Qu'il se souvienne que, dans les choses du monde, plus longtemps on combat, plus péniblement un travail succède à un autre travail, avec, au bout, le châtiment éternel.

3. — Qu'il se souvienne qu'il est insensé de croire qu'on puisse parvenir au ciel autrement que par une lutte de ce genre, de même que notre chef, le Christ, n'est monté au ciel que par la croix ; la condition du serviteur peut-elle être meilleure que celle du maître ?

4. — Qu'il se souvienne que non seulement il faudrait supporter ce combat, mais le désirer, même s'il ne nous en arrivait aucune récompense, seulement pour se conformer à la doctrine du Christ notre Dieu et Seigneur. Chaque fois qu'en résistant à l'un quelconque

de tes sens tu te fais violence, pense à la partie de la croix du Christ à laquelle tu te rends ainsi conforme. Quand, résistant à ton ventre, tu mortifies le goût, rappelle-toi sa boisson de fiel et de vinaigre ; quand tu retires ta main du rapt de quelque chose qui te plaît, pense à ses mains fixées pour toi sur le bois de la croix ; et si tu résistes à l'orgueil, rappelle-toi celui qui, alors qu'il avait la forme d'un Dieu, a accepté pour toi la forme d'un esclave et a été humilié jusqu'à mourir sur la croix, et quand tu es tenté par la colère, souviens-toi que lui, qui était Dieu, et le plus juste de tous les hommes, se voyant malgré cela raillé, insulté, flagellé, couvert de toutes sortes d'opprobres comme un voleur, mélangé avec des brigands, n'a cependant donné aucun signe de colère ou d'indignation, mais supportant tout très patiemment, répondait à tous avec la plus grande douceur ; et ainsi, en suivant tout point par point, tu ne trouveras aucune souffrance qui, par un certain côté, ne te rende conforme au Christ.

5. — Mais ne te fie pas à ces douze armes pas plus qu'à aucun moyen humain ; confie-toi en la seule vertu de Jésus-Christ qui a dit : « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde », et ailleurs : « Le prince de ce monde est jeté dehors » ; aussi fions-nous à sa seule force pour vaincre le monde et dompter le diable ; et pour cela, nous devons toujours demander son secours par la prière et le secours de ses saints.

6. — Souviens-toi, quand tu as vaincu une tentation, que toujours une autre va venir, car le diable rôde toujours autour de nous, cherchant qui dévorer.

C'est pourquoi il faut toujours se tenir dans la crainte et dire avec le prophète : « Je me tiendrai sur mes gardes. »

7. — Non seulement il ne faut pas être vaincu par le diable, mais il faut toi-même le vaincre, et cela se fait quand non seulement tu ne pèches pas, mais que, dans ce qui t'avait tenté, tu trouves l'occasion d'un bien ; de même, si quelque bonne action t'est procurée, pour que tu te laisses aller à ce sujet à une vaine gloire, pense aussitôt que ce n'est pas ton œuvre, mais un bienfait de Dieu ; humilie-toi, et songe à être plus reconnaissant envers Dieu de ses bienfaits.

8. — Quand tu combats, combats comme sûr de la victoire, et devant avoir enfin une paix perpétuelle, car Dieu t'accordera peut-être cette grâce que le diable, confus de ta victoire, ne reviendra pas ; quand tu as vaincu, comporte-toi comme si tu allais encore combattre, comme si tu combattais encore. Souviens-toi toujours de ta victoire, et, dans la victoire, souviens-toi du combat.

9. — Quoique tu te sentes bien gardé et fortifié, fuis cependant toujours les occasions de pécher ; le Sage a dit : « Qui aime le danger y périra. »

10. — Dans les tentations, cours toujours au principe et précipite les enfants de Babylone sur la pierre ; la pierre, c'est le Christ ; car le remède est toujours préparé tardivement, etc.

11. — Souviens-toi que même dans le moment du combat, c'est une ruse de la tentation de montrer la bataille : et cependant il est bien plus doux de vaincre la tentation que d'aller au péché où la tentation t'ap-

pelle. Et, en cela, beaucoup sont trompés ; car ils ne comparent pas la douceur de la victoire à la douceur du péché, mais le combat au plaisir ; et cependant l'homme, qui mille fois a fait l'expérience de ce qu'était céder à la tentation, devrait bien, une fois du moins, expérimenter ce qu'est amère la tentation.

12. — En outre, parce que tu es tenté, ne te crois pas abandonné de Dieu ou peu agréable à Dieu, ou peu juste, et imparfait. Souviens-toi qu'après que Paul eut vu la divine essence, il subit les tentations de la chair que Dieu permit qu'on lui envoyât, pour lui éviter celles de l'orgueil. Et en cela l'homme doit remarquer que Paul, qui fut un vase d'élection et fut enlevé jusqu'au troisième ciel, était cependant en danger de s'enorgueillir de ses vertus, comme il le dit lui-même : « Pour que la grandeur des révélations ne me fût pas un danger, on m'a donné l'aiguillon de la chair qui me souffletât. » Aussi, de toutes les tentations, celle de l'orgueil est-elle celle dont l'homme doit le plus se défier, car l'orgueil est la racine de tous les maux : le seul remède contre elle est de songer sans cesse que Dieu s'est humilié pour nous jusqu'à la croix et que la mort, malgré nous, nous humiliera jusqu'à faire de nous la pourriture des vers.

LES DOUZE ARMES DU COMBAT SPIRITUEL QUE L'HOMME DOIT AVOIR SOUS LA MAIN AU MOMENT OU LE PÉCHÉ L'ATTIRE.

1. Le plaisir est court et faible.
2. Il a pour compagnons : le dégoût, le remords.

3. C'est la perte d'un plus grand bien.
4. La vie est un rêve, une illusion.
5. La mort est là, venant à l'improviste.
6. La crainte de l'impénitence.
7. La récompense est éternelle; le châtiment, éternel.
8. Dignité et destination de l'homme.
9. Paix de l'âme pure.
10. Bienfaits de Dieu.
11. La croix du Christ.
12. Le témoignage des martyrs, l'exemple des saints.

DES DOUZE CONDITIONS DE CELUI QUI AIME

1. Aimer une seule personne et tout dédaigner pour elle.
2. Estimer malheureux l'amant séparé de celle qu'il aime.
3. Tout souffrir, même la mort, pour être avec elle.
4. Prier qu'on lui plaise.
5. Être toujours avec elle, au moins en pensée, si matériellement c'est impossible.
6. Aimer tout ce qui lui touche de près : ses amis, sa maison, ses habits, ses portraits.
7. Désirer entendre ses louanges, ne pouvoir supporter un mot offensant à son égard.
8. Croire d'elle les plus grandes merveilles, souhaiter aussi que tous les croient.

9. Désirer souffrir pour elle et trouver du plaisir à cette souffrance.

10. Pleurer souvent à son sujet, de douleur en son absence, de joie en sa présence.

11. Toujours languir, toujours brûler de désir pour elle.

12. Servir, sans arrière-pensée de payement ou de récompense.

(Traduit pour la première fois du latin de J. Pic de la Mirandole par le docteur MARC HAVEN.)



LA KABBALE PRATIQUE

(Suite.)

UNIFICATION

Tout ce qui devient un se touche.

Plus il y a d'assimilation, plus il y a d'approximation à l'unité.

L'unité dans des sentiments égaux à chaque partie, qui fait l'unité.

Ce qui touche une partie, qui appartient à l'unité, touche l'unité même, parce que chaque partie appartient à la totalité de l'unité.

La grande loi de l'amour de Dieu et du prochain est la grande loi de l'unification dans le moral.

Si Dieu et le prochain s'unifient avec nous, nous possédons le plus haut degré de l'unification.

Tout ce qui est éternel et constant est éternel et constant selon les lois de l'unité.

Le temps et l'espace n'empêchent pas le contact spirituel d'âmes assimilées.

Les expressions primitives des pensées sont des tangentes spirituelles, un attouchement d'âme, des pa-

roles, au moyen desquelles on peut parler dans les contrées les plus éloignées.

Les forces spirituelles sont celles au moyen desquelles on peut agir dans les contrées les plus éloignées. Par une base et deux lignes, les plus grandes choses peuvent être produites s'ils font un.

Il y a des forces spirituelles et corporelles. Les forces spirituelles sont supérieures aux corporelles.

Si la force spirituelle agit sur la force du corps, la matière doit suivre l'effet.

Mais seulement un point met l'autre en mouvement. Que les hommes puissent seulement réfléchir sur les forces centrales des choses ! Celui qui touche le centre agit sur tous les rayons de la périphérie, par conséquent sur le tout.

Qui est dans le centre sent tout ce qui se passe dans la périphérie, parce que tous les rayons agissent sur le centre.

Chaque âme humaine peut s'approcher par l'unification et l'assimilation du centre de toutes les choses ; elle peut s'unifier avec lui.

Une belle expérience nous est montrée dans la physique par les lois du mouvement.

On suspend plusieurs boules d'une égale grandeur dans une ligne, et disposées de manière qu'elles se touchent.

Si on met la boule 1 en mouvement, la boule 2 se meut de la même manière, sans que les trois boules du milieu se changent le moins du monde.

Ce qui est dans le grand est dans le petit ; ce qui est en haut est en bas. Qui pense peut trouver.

Si l'homme met maintenant au lieu de la boule 1 sa force de penser, au lieu de la boule 2 la force de penser de son ami, il tire une ligne droite spirituelle; cela veut dire qu'on s'assimile avec son ami, qu'on se met en harmonie ; toutes les deux âmes doivent s'unifier, et la suite en est que le mouvement des pensées des deux sera le même.

Dieu est la source originaire de toutes les pensées.

L'homme est une étincelle de cette mer de lumière, un être capable de penser. Par les expressions de pensées divines, qui agissent sur ses sens, l'homme a les images des expressions et sa faculté de penser se développe successivement.

Comme Dieu est la source originaire de toutes les pensées, ses pensées émanaient dès cette source originaire d'après des lois éternelles invariables et sont par conséquent des forces de Dieu.

Dieu même, l'inabordable Ensoph (!), l'homme ne peut pas le penser, il ne pense que Dieu dans ses œuvres, — il ne pense que les pensées de Dieu, ses expressions spirituelles, *vestimenta Dei*, et touche le bord de son habit.

Les expressions de pensées de Dieu, comme il les pensait comme Dieu de l'éternité dans un ordre invariable, font le grand univers, — éternité et temps.

Chaque pensée de Dieu est force agissante. — Comme Dieu est la source originaire de toutes les pensées, et comme tout ce qui est créé est une expression de ses paroles, Dieu pensait et parlait.

Ce que Dieu pensait, cet unique être le plus parfait ne pouvait pas le penser autrement que d'après la plus

haute perfection, et ces pensées sont l'ordre éternel des choses, et les expressions de cet ordre de pensées sont les lois éternelles des choses, auxquelles tout est proportionné.

Toute-puissance, amour et sagesse, essence de Dieu, éternellement uni, et pourtant trois en personnes.

1	2	3
Toute-puissance	Amour	Sagesse
	4	
	Bonté	

Création — là repose la base du nombre :

1	2	3	4	10 ;
Toute-puissance	Amour	Sagesse	Bonté	

La plénitude du nombre de l'univers, où tout se concentre.

Avant que la parole fût, la pensée de la parole devait être, parce que la pensée est une parole spirituelle ; c'est pourquoi la parole était au commencement et la parole était chez Dieu, et Dieu était la parole. Tout est fait par elle et sans elle rien n'est fait. La vie était en elle, et la vie fut la lumière des hommes, et cette parole s'est incarnée et a demeuré en nous ; elle nous donna le pouvoir de devenir des enfants de Dieu, si nous sommes nés de Dieu.

Tout ce qui est grand et admirable y est contenu ; le plus haut secret de l'univers 1, 2, 3, toute-puissance, amour, sagesse ; le premier 3 qui fait le *numerum formalem* de tous les nombres, car en dehors de 3 et 10 il n'y a dans la doctrine des nombres pas de

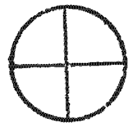
nombres formels. Dans l'arithmétique on nomme 3 et 10 les nombres des nombres.

Quitte pour quelque temps les résultats de la doctrine des nombres, et je continue les observations par rapport aux nombres mêmes ; surtout je veux expliquer quelle signification symbolique ils ont pour les explications mystiques et religieuses.

D'autres observations sur les nombres pour des explications mystiques.

2 est le nombre du mélange ; quelques-uns prétendent qu'il n'est pas même un nombre, mais un amalgame d'unités.

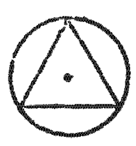
Dans le second monde ce nombre représente l'esprit et la sensualité. Selon le premier ordre le nombre 2 aurait dû être sans amalgame savoir 1 — 1. 1 aurait été l'homme-esprit, 1 la sensualité ; le premier homme avant la chute était dans cette unité, il était dans le centre et la sensualité se répandait en cercle autour de lui, sans pouvoir agir sur lui, et c'est pouquoi il était le maître de la création. Cela montre symboliquement le



ses progressions auraient été seulement des progressions spirituelles sans mélange, comme : 1 — 1 — 1 — 1 ; non pas 1, 2, 3, 4.

Comme l'homme par sa volonté quitta le centre,

il passa du ternaire spirituel au sensuel, ce que montre ce symbole :



C'est pourquoi une duplité naquit de l'unité, de la quarternion du temps, qui naît de la proportion de 1 à 1 et de 2 à 2. La doctrine des nombres le montre de cette manière :

Première progression et état de l'homme, état de sa béatitude, état avant la chute :

1 — 1 — 1 — 1.

État avant la chute $\frac{11}{2} - \frac{11}{2}$

État après la chute 2 2

4

Voilà tout le plan.

ECKARTSHAUSEN.



UN SECRET PAR MOIS

Voici quelques recettes dont nos pêcheurs à la ligne nous seront reconnaissants. Elles sont, je crois, peu connues :

1° La graine de rose et la graine de moutarde mises dans un petit sac avec un pied de belette ; si on l'attache à un filet, on prendra du poisson.

2° Prenez des vers luisants, mettez-les dans un vase de porcelaine sur un feu très doux pour en faire sortir l'eau, mettez cette eau dans une bouteille avec 4 onces de mercure. Fermez la bouteille à la lampe et jetez-la dans l'eau. Les poissons se rassembleront à cet endroit.

ALEXIS.

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

Après avoir consacré les premières années de son existence à réunir la collection d'environ 2.000 volumes qu'elle met à la disposition de ses abonnés, la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise a décidé cette année d'étendre un peu son champ d'action en conviant les abonnés, le dernier dimanche de chaque mois, à une causerie-conférence faite par un membre du Comité, et en organisant de temps en temps des conférences ouvertes au grand public.

La réunion du dimanche 26 novembre était attendue avec une vive impatience, car la causerie devait être faite par le docteur Marc Haven lui-même. Dès avant l'heure fixée, la salle était pleine, et cet empressement témoignait non seulement de l'estime en laquelle était tenue la science du docteur Marc Haven, mais aussi et surtout des sentiments d'attachement et d'affection profonde

qu'éprouvent à son égard tous ceux à qui il a été donné de le connaître et de l'apprécier.

Pendant plus d'une heure et demie le conférencier développa devant un auditoire attentif les grands principes de la science alchimique. Il rappela les conceptions que professaient les anciens maîtres de l'Hermétisme sur la matière et sur la vie universelle. Il existe une substance une et vivante, la substance primordiale, l'Hylé primitive, qui se différencie par une triple modalité de manifestations en soufre, mercure et sel, en principe actif, principe passif et principe neutre. La réaction de ces principes premiers engendre toute la série des corps que nous connaissons, et tous ces corps sont vivants, susceptibles d'évoluer spontanément dans le sein de la terre ou artificiellement dans l'athanor de l'adepte. Puis le conférencier s'attacha à démontrer que toutes les plus récentes découvertes de la chimie moderne, cette fille révoltée et ingrate de l'alchimie ancienne, tendaient à confirmer ces théories grandioses de nos anciens maîtres, et il le fit au moyen d'une discussion scientifique très serrée, en s'appuyant sur les phénomènes de l'isomérie et de l'allotropie (si inexplicables en dehors de l'hypothèse d'unité de la matière), sur les lois de la stéréochimie, en rappelant les découvertes de Avokes et ses théories sur le *Protyle* qui ressemble singulièrement à la matière première des alchimistes. Il rappela, en passant, toutes les découvertes que la science moderne doit à ces alchimistes tant méprisés et rendit aux maîtres anciens le tribut d'hommages qui leur était dû, sans oublier d'évoquer la figure si remarquable d'un de leurs derniers descendants: le regretté Albert Poisson.

Ce n'est pas aux lecteurs de l'*Initiation* qu'il est besoin de dire quelle était la science profonde, la simplicité de parole, la clarté d'exposition et la conviction persuasive de l'adepte qui parlait. Ses auditeurs surent l'apprécier, et leurs applaudissements allèrent remercier en même temps celui qui a su se faire l'âme invisible et vivante de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise et qui ne ménagea jamais pour ses frères ni son savoir, ni son temps, ni sa peine.

A. R.

La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise « B-I-L » et les bibliothèques similaires

Le Comité de la B. I. L., répondant aux désirs de nombreux abonnés, a organisé des séries de conférences, terminées par des causeries entre le conférencier et un des auditeurs qui le désire, à tour de rôle, de manière que la discussion reste localisée entre eux seuls et ne s'égare pas parmi les autres auditeurs.

Ces séries de conférences ont été ouvertes par deux hommes éminents : M. Rougier et le docteur Marc Haven, qui, par la fondation de la B. I. L., ont su créer à Lyon, la ville du cœur, un foyer de hautes études analogue à celui qui existe à Paris, la ville du cerveau.

Dans l'*Initiation* de novembre dernier, Marc Haven a fait l'éloge, très mérité, de Rougier à propos de la remarquable conférence faite sur l'Astrologie par ce dernier.

Mais notre excellent frère Marc Haven, aussi savant et dévoué que modeste, s'est bien gardé de dire quelle part importante il avait eue dans la création de notre B.I.L., qu'il dirige du reste avec tout le zèle dont il est coutumier quand il s'agit d'une bonne œuvre.

C'est en effet une œuvre très méritoire, car nous pensons qu'à notre époque le livre est encore le meilleur maître, capable de bien enseigner, dans le silence et la méditation, ces sciences si compliquées faisant partie du domaine de l'Occultisme.

Et puis, la pensée humaine tend de plus en plus à s'affranchir de tout esprit de caste, de tout enseignement d'école. L'étudiant sérieux veut être libre de diriger ses études vers la branche qui lui convient et de les commencer selon ses inspirations, par telle ou telle partie de la science hermétique.

Une bibliothèque dans laquelle il trouve à peu de frais tous les livres et documents qui lui conviennent lui épargne de longues recherches, d'humbles demandes ou des frais considérables d'achat pour certains ouvrages, plus ou moins rares, que même un ami ne prête pas facilement.

Mais ce qu'il y a de très important dans la fréquentation de ces bibliothèques, c'est que l'étudiant arrive à y

rencontrer d'autres étudiants avec lesquels il peut échanger des idées et s'instruire dans les diverses branches que ces étudiants pratiquent eux-mêmes. Il y trouve même des anciens étudiants devenus maîtres. C'est alors une bonne fortune d'y rencontrer, comme directeur d'études, des hommes de la valeur de MARC HAVEN, par exemple, pour qui l'Occultisme, l'Hermétisme, la Kabbale et surtout l'Alchimie n'ont plus de secrets.

Ce maître nous a donné à la B. I. L. une remarquable conférence sur l'Alchimie.

Il s'y est surtout attaché, comme c'est son habitude, à relier la science officielle à la science occulte, la science du visible à la science du caché.

C'est là une tâche difficile ! je vais le montrer.

La Chimie comme l'Astronomie fait partie de la science officielle. L'Alchimie comme l'Astrologie fait partie de la science occulte. Les deux premières sont le corps, les deux dernières sont l'esprit, dans chacune de ces branches.

La science officielle arrête ses connaissances là où elle ne peut plus pousser ses investigations ; la science occulte éclairée par l'Analogie, que lui fait concevoir la Foi, peut percevoir bien au delà, non seulement dans le domaine spirituel, que la science officielle néglige dédaigneusement, mais surtout dans le domaine purement matériel que cette dernière prône tant, sans bien le connaître à fond.

Aussi les pontifes officiels sont-ils effrayés par l'étendue de leur ignorance lorsqu'ils arrivent à percevoir qu'il n'y a pas seulement trois états de la matière, mais encore un quatrième, « le radiant », mais d'autres encore, sans doute plus subtils !

Alors ils commencent à s'apercevoir qu'il n'existe peut-être bien qu'une seule et même matière fluide, laquelle a servi à composer tous les corps qui existent au moyen de certaines conditions de nombre d'atomes et de groupements ou de forme de ces atomes.

Alors il n'y aurait donc pas de corps simples ou de corps composés ! Alors la vieille Chimie officielle serait donc tout à remanier ! Alors la vieille Physique aurait beaucoup à ajouter à ce qu'elle enseigne !

Oui, mais voilà ! il faudrait détrôner beaucoup de renommées dans la haute bonzerie officielle et académique !

Il est curieux de remarquer que tous ces hauts représentants de la lumière scientifique, jouent actuellement le rôle d'éteignoir de la Pensée humaine, qu'ils ont jadis tant reproché aux écoles religieuses et surtout au catholicisme. C'est pourquoi il faut savoir s'affranchir de leur contrôle, et pouvoir chercher la vraie lumière au sein des bibliothèques non officielles, dans le genre de la B. I. L.

FRANLAC.

Janvier 1906.

*
* *

La *Paix Universelle* de Lyon change son format (in-8° avec couverture) et réalise de sérieuses améliorations. La rédaction en est dorénavant partagée entre M. Bouvier et le Comité de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise (qui compte, on le sait, dans son sein, le docteur Marc Haven). Dorénavant la Revue s'orientera vers une synthèse générale des sciences spiritualistes, sans oublier de faire à l'hermétisme traditionnel une large place. Si le public répond à son appel, *la Paix* augmentera bientôt le nombre de ses pages. Enfin le service *gratuit* de la Revue est fait à tout abonné à la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise (35, rue Vieille-Monnaie).

Toutes nos félicitations à M. Bouvier et au Comité de la B. I. L , pour leur intelligente initiative et pour le bel exemple d'union qu'ils donnent aux diverses écoles spiritualistes. Nous recommandons à nos amis la lecture de *la Paix Universelle*.

LA GUERRE

Des clichés assez nombreux concernant une guerre possible entre la France et l'Allemagne traversent en ce moment le plan astral, et sont perçus plus ou moins nettement par les voyants.

Beaucoup de ces clichés sont d'origine purement humaine et proviennent de l'imagination dynamisée des habitants des deux pays.

Nous retiendrons toutefois une vision très nette annonçant la déclaration de guerre pour le 21 février 1906. D'autres visions il résulte qu'en cas de lutte, ce que nous croyons improbable, la France remporterait des avantages qui étonneront bien son adversaire.

Enfin espérons encore que tout s'arrangera pacifiquement.

NOS HABITACLES

Voici le terme, voici pour beaucoup le moment de changer de domicile, et pour peu que vous soyez saturnien, la chose ne vous apparaît pas sans être accompagnée d'ennuis.

Mais si vous êtes occultiste, combien plus effrayante encore vous semble la possession d'un nouveau local, surtout si, à la très gracieuse Mme Pipelet, vous avez posé quelques questions relatives aux derniers occupants de l'appartement !

Ou c'est un malade, ou une famille en brouille, ou c'est un suicidé, ou des miséreux, etc., etc.

« Voyez, monsieur, dit cette dame, avec un gracieux sourire, l'appartement est remis à neuf, les décorations toutes fraîches, etc. », mais ce qu'elle ne vous dit pas et que le propriétaire ne pourrait faire d'ailleurs, c'est d'épousseter un peu toutes les larves qui vous assaillent et vous mettent mal à l'aise.

Regardez au plafond la Colère qui fulgure, dans ce coin sombre l'hallucination vaporeuse du Désespoir, ces murs qui vous écrasent de souci et d'angoisse, ces plaintes d'agonisants qui s'élèvent de terre... ; tous ces éléments vous hanteront lorsque vous habiterez au milieu d'eux, et vous vous étonnerez de changer plus ou moins de genre de vie, d'habitudes, de façon de sentir, de penser.

Bienheureux êtes-vous, si ceux qui vous ont précédé y laissent la paix et la concorde !

Ce ne sont pas tant les maux à souffrir que les tentations à surmonter, car il faut bien que les souffrances

qui émanent de la Matrice ténébreuse soient épuisées par-quelqu'un, et autant que ce soit vous qu'un autre, mais ce sont les réalisations des désirs qui vont tourbillonner autour de vous pour vous pousser en dehors de la voie qu'il faut éviter.

Aussi, demandez à l'Invisible qu'Il lui plaise d'éliminer l'*épais du subtil* du lieu que vous allez occuper, et commencez vous-même par épousseter à l'aide de la prière et de la méditation.

De la sorte, et créant votre atmosphère personnelle consciemment, vous pourrez espérer *être chez vous*.

KADOCHERM.

La Mort de l'homme aux ardoises mystérieuses

Une revue spéciale publie, en trois lignes, cette nouvelle :

« Nous apprenons la mort du docteur Henry Slade, le fameux médium américain qui, devenu vieux et infirme, s'était retiré dans un sanatorium du Michigan. »

Slade : ce nom ne vous rappelle-t-il rien ? Il y a une vingtaine d'années, Paris ne s'occupait que de ce personnage ; une manière de sorcier aux yeux des profanes, qui disait obtenir de l'écriture directe, tracée par une main invisible, sur des ardoises.

Ces expériences ont été surveillées par le docteur Gibier, ancien interne des hôpitaux, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, mort depuis en Amérique également, des suites d'un accident de voiture.

Le fameux médecin Slade, né en 1836, dans l'Amérique du Nord, racontait que, dès sa naissance, sa propriété neuro-psychique s'était manifestée. Il avait obtenu de l'écriture directe en 1860. Vers ce temps, il avait parcouru l'Amérique, l'Europe et l'Australie. A Londres, en 1876, il avait failli être condamné pour ses expériences, qui étaient qualifiées de magie, en vertu d'une vieille loi

abrogée; il fut même emprisonné préventivement; en fin de compte, il fut acquitté.

En avril 1878, il fit des expériences avec Zollner, à Leipzig; il alla à Sydney, et partout fut accusé d'imposture. Il ne s'en irritait point. « Ces accusations, disait-il, ont pour résultat d'inviter les personnes sérieuses à provoquer un examen sérieux. »

C'était un homme de haute taille, distingué. Français d'origine par sa mère, il ne parlait que l'anglais. Lorsqu'il vint en France, il était mal remis d'une attaque de paralysie qui n'aurait pu que le gêner dans des tentatives de supercherie.

C'était comme médecin que le docteur Paul Gibier avait fait sa connaissance; il lui porta secours à la suite d'une crise nerveuse aiguë.

Curieux de ces phénomènes, le docteur Gibier transforma son client en sujet. Il l'écouta, le mit à l'épreuve et, finalement, l'ayant soumis à un contrôle rigoureux, l'amena à faire trente-trois séances. Les assistants ne furent jamais moins de trois, ni plus de cinq. Les séances étaient sténographiées.

L'originalité des phénomènes avec Slade, c'était l'écriture, mais ils s'accompagnaient du sabbat ordinaire : coups frappés, sons divers, mouvements des objets sans contact, bris d'objets sans choc ni cause apparente, matérialisation des gestes.

La première expérience est du 29 avril 1886. Le docteur Gibier apporta plusieurs ardoises marquées de sa signature; il inspecta la pièce où l'expérience allait se faire, il examina la table de Slade, le dessous de son habit et lui fit ôter ses souliers.

Il posa sur la table, séparément, ses ardoises, qu'il n'avait pas quittées : Slade prit une petite touche d'ardoise de 8 à 10 millimètres de longueur, il la coupa en deux avec ses dents, et la plaça sur l'ardoise du côté opposé à la signature. Il recouvrit la touche avec sa deuxième ardoise. Il prit les ardoises réunies, les plaça verticalement sur l'avant-bras gauche du docteur Gibier, qui décrit ainsi ce qu'il se passa :

— Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les

ardoises pour les placer verticalement, j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

Nous avons, tous les trois, les mains sur la table, M. A... est à ma droite, et Slade est à ma gauche. J'ai sous les yeux les mains de Slade, et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement, sur son avant-bras gauche, les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant-bras.

Slade dit sentir le « courant » passer dans son bras : cela paraît le faire souffrir un peu.

Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade reste immobile. Tout à coup, l'écriture se fait distinctement entendre. La main de Slade est immobile : pas un de ses doigts ne remue. J'ausculte mes ardoises : pas de doute possible : c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe. J'entends, aussi bien qu'on peut entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation. Et à quatre reprises, un trait.

Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises. Slade les retire, les pose derechef sur la table et je les prends entre mes mains sans presser ; cependant Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune trace d'écriture. L'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature que j'ai vue pendant la durée de l'épreuve, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien, de l'autre côté de l'ardoise, couverte d'écriture.

Quatre phrases séparées par trois traits sont écrites sur mon ardoise. Un quatrième trait se voit avant la signature qui termine le tout. Deux de ces phrases écrites, celle du commencement ainsi que celle de la fin, sont en anglais et signées W. Clark. Des deux autres, l'une est en allemand et la deuxième en français. Cette dernière est ainsi conçue : « En effet, votre idée est très bonne. Votre bien dévoué serviteur. L. de M... » Au commencement de la séance, j'avais dit que si j'obtenais de bons résultats, je ferais sans doute un ouvrage sur ce sujet.

Il y avait sur cette première ardoise, outre la phrase citée :

Many spirits are presents and wil say a few words to you. I am truly : W. Clark.

(Plusieurs esprits sont ici présents, ils vont vous parler. Je suis sincèrement W. Clark.)

Mein theuer herr, Empfangen Sie mein herr meine herzlichsten Grüsse. Joh Stephens.

(Mon cher monsieur, recevez mes plus cordiales salutations.)

Dear Sir, we all you in the above. W. Clark.

(Cher monsieur, nous nous réunissons tous dans ce qui précède.)

Cette expérience fut renouvelée trente-trois fois.

La littérature des ardoises ne se révèle pas autrement intéressante. On lit une fois :

Le spiritualisme enseigne la morale la plus pure et la plus élevée, et un état des affections vers Dieu, au plus haut degré saint et spirituel.

Une phrase en grec se compose de mots tronqués ou illisibles :

Si ton bras, ô Démosthène ! avait égalé ton génie, jamais les Grecs n'eussent obéi à l'épée macédonienne...

On avait dit au docteur Gibier : « Faites attention, les prestidigitateurs sont si adroits qu'on peut bien, à votre issu, escamoter vos ardoises et les remplacer par d'autres, sous vos yeux, sans que vous y voyiez rien. »

Le docteur Gibier partageait cette manière de voir, car il était très sceptique. Il alla au théâtre Robert-Houdin, il demanda le concours de l'un des opérateurs, qu'il ne désigne que par son initiale, M. J...; celui-ci fut prié d'assister aux expériences. L'expérience terminée, M. J... rédigea cette note :

J'affirme, messieurs les savants, moi, prestidigitateur, que la séance de M. Slade est *vraie* ; vraiment spiritualiste et incompréhensible en dehors de toute manifestation occulte. Et de nouveau j'affirme.

J..., du théâtre Robert-Houdin.

Avril 1886.

Ces expériences furent faites devant des princes de la science officielle. Ils cherchaient à découvrir le *truc*, ne pouvant encore admettre, à cette époque, des phénomènes qui ont conquis chaque jour, depuis; leurs grandes lettres de naturalisation scientifique. Ils ne surprirent aucune supercherie, mais, insuffisamment convaincus et complètement déroutés, ils n'en hochèrent pas moins la tête, en gens qui se méfient. Comme il advient en ces sortes de choses, on a appris pendant quelque temps que M. Slade avait tantôt triomphé de ses contradicteurs et tantôt était victorieusement réfuté et même convaincu d'imposture.

Les preuves de son imposture ont été moins rigoureusement établies que celles de sa loyauté.

Epuisé, infirme et vieilli, Slade vient de mourir, oublié.

Ces phénomènes d'écriture (toute idée spirite écartée) sont moins niées qu'autrefois. Il y a des chances pour que les ardoises de Slade marquent une date dans l'histoire de ces découvertes qui semblent devoir ménager à l'homme de demain les plus extraordinaires surprises...

L'Éclair, 10 décembre 1905.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, l'*Almanach de la chance* pour 1906. On sait quel succès a obtenu celui de 1905 dont il ne reste plus qu'un *très* petit nombre d'exemplaires. On peut prédire àl'Almanach pour 1906 un succès encore plus grand, car il estpeut-être encore plus PRATIQUE. Il renferme en effet les documents nécessaires pour avoir chaque jour une idée des forces favorables ou défavorables en action le lendemain. On peut voir ainsi quelle heure sera, par exemple, la meilleure pour obtenir une faveur, si on peut voyager sans crainte, ou commencer une affaire, etc., etc,.

Cet Almanach sera le guide de tous ceux que l'astrologie intéresse, ou même des personnes non initiées qui désireront avoir un aperçu de cette science. En outre de cet important travail, fait d'avance pour tous les jours de

l'année, on trouvera dans le *Vade mecum* un grand nombre d'autres indications utiles sur les talismans, les meilleures voyantes, des adresses de médium sérieux ; des prédictions pour chaque mois ; les prédictions fameuses de *Moult* ; une méthode pour établir rapidement à quel jour de la semaine correspond une date quelconque enfin une très mystérieuse et curieuse clef de l'Astrologie kabbalistique orientale. Nous engageons donc vivement nos lecteurs à acheter et à faire acheter ce petit volume si utile dont le prix est accessible à toutes les bourses.

G. PHANEG.

∴

La *Caxton Press Limited*, 15, Furnival street, London EC., vient de publier un nouveau livre de notre Délégué général en Angleterre, M. Réginald Hodder, l'auteur bien connu de *The Daughter of the Dawn*.

Ce nouvel ouvrage, intitulé *The Purloined Prince* et écrit en collaboration avec un écrivain très distingué, M. Edgar Turner, rencontre un très vif succès parmi le public anglais, et la presse est en général très élogieuse pour les deux auteurs dont les meilleures qualités ont été très habilement réunies.

∴

A Londres également, la maison *Chapman et Hall, Ltd* éditeurs, vient de publier un admirable travail, *Aether and Gravitation*, dû à la plume d'un de nos délégués spéciaux, M. W. G. Hooper, membre de la Société Royale d'astronomie.

Nous en donnerons prochainement un compte rendu détaillé, car il résout plusieurs problèmes intéressant au plus haut point la science et la philosophie.

La *Review of Reviews* dit que si la théorie de notre éminent ami Hooper est exacte, il aura été le premier à donner une explication physique aux lois de Newton et de Kepler.

T

*
* *

H. Durville. — **Pour combattre la Peur**, *la crainte, l'anxiété, la timidité*; développer la volonté et guérir ou soulager certaines maladies par la respiration profonde, avec 7 figures, à la Librairie du Magnétisme (librairie initiatique), 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 1 franc.

Cet opuscule est tiré du *Magnétisme personnel ;* c'est le chapitre 7 qui traite de la *Respiration profonde*. Il méritait d'être tiré à part, car il sera très utile à beaucoup de ceux qui n'étudieront pas l'ouvrage entier. En effet, beaucoup de personnes en présence d'un danger éprouvent une émotion plus ou moins grande, et parfois sont saisies de *peur*. Il en résulte des troubles du côté du système nerveux, de la circulation et de la respiration, qui sont parfois fort graves.

La respiration profonde, pratiquée selon les règles voulues, fait cesser très rapidement ces troubles en décongestionnant les plexus de l'abdomen. En dehors de la peur et des états qui s'y rattachent, elle aide puissamment au développement de la volonté, elle permet d'éviter les maladies du cœur et des poumons, de guérir ou tout au moins soulager presque toutes ces maladies lorsqu'on les a laissées se développer.

*
* *

H. Durville. — **Pour combattre les Maladies par Suggestion et Auto-Suggestion**, se débarrasser de ses mauvaises habitudes, prendre de l'Energie et de la Confiance en soi, dominer les autres et éviter leurs suggestions, avec 3 figures, à la *Librairie du Magnétisme*, prix : 1 franc.

Cet ouvrage est également tiré du *Magnétisme personnel ;* c'est le chapitre 9, traitant de la *Suggestion* et de l'*Auto-suggestion*. Il méritait bien plus encore que le précédent d'être tiré à part, car il s'adresse à un nombre d'intéressés beaucoup plus grand.

En effet, quels sont ceux d'entre nous qui n'ont pas de mauvaises habitudes à perdre, qui sont assez forts et assez confiants en eux-mêmes pour tout entreprendre avec

toutes chances de succès, qui ne désirent pas dominer les autres et surtout ne pas être dominés par eux ? On peut répondre de suite qu'il y en a au moins 99 p. 100.

Or, la *Suggestion* et surtout l'*Auto-suggestion* bien comprise, comme l'auteur s'est efforcé de l'expliquer, est souveraine pour obtenir tous ces résultats, même pour se débarrasser de l'ivrognerie, de la morphinomanie, de la masturbation et des obsessions les plus tenaces.

*
* *

JOANNY BRICAUD. — **Pour faire un horoscope.** *Eléments d'astrologie*, avec 5 figures, à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, à Paris. Prix : 1 franc.

Un petit livre simple, pratique, manquait pour formuler les éléments de l'astrologie. C'est à cette absence que M. J. Bricaud a publié dans cette collection ce petit manuel. Disons seulement qu'il contient, comme son titre le montre, toutes les indications nécessaires pour ériger soi-même un horosope.

*
* *

A. DE ROCHETAL. — **Pour devenir Graphologue.** *Pathologie élémentaire*. Etude du caractère et des aptitudes d'après l'Écriture, avec portrait de l'auteur et 200 figures dans le texte, à la Librairie du Magnétisme. Prix : 1 franc.

Très intéressant petit volume de cette même collection des *Pour devenir* ; très utile surtout, car on a toujours besoin de connaître son semblable pour l'apprécier à sa juste valeur. Cette connaissance des autres nous est donnée par la *Graphologie*, qui permet, à l'aide de l'écriture courante, de juger de leurs qualités et de leurs défauts.

La Graphologie est aujourd'hui une science officielle, car elle est reconnue et appréciée par tous les savants, employée à titre d'expertise par les tribunaux et utilisée avantageusement par tous ceux qui la connaissent.

Le petit ouvrage de M. de Rochetal, très simple, très bien compris, enseigne les règles de la Graphologie, met cette science à la portée de tous et permet de *devenir Graphologue*.

LIVRES REÇUS

Le Mystère de l'Évolution ou de la Généalogie de l'homme d'après la Théosophie, par JEAN DELVILLE, publié chez Lamertin, éditeur, 20, rue du Marché-au-Bois, à Bruxelles.

*
* *

Le Symbolisme des Lettres, par ALFRED BACSKMAN, Emile Kromnow, éditeur, à Norrtelje.

*
* *

Pour faire un Horoscope, éléments d'Astrologie avec figures explicatives par JOANNY BRICAUD; prix 1 franc. S'adresser chez l'Auteur, 3, rue Bugeaud, à Lyon.

*
* *

La lutte contre l'alcool, par M. DE MIOMANDRE, paru chez Oscar Lamberty, éditeur, 70, rue Veydt, Bruxelles.

*
* *

Les Hiérophantes. — Etudes sur les fondateurs de Religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour, par Fabre des Essarts, publiées chez Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris. C'est un livre des plus intéressants et que nous recommandons d'une façon toute particulière à tous nos lecteurs.

*
* *

Le Magnétisme curatif, psycho-physiologie, par ALPHONSE BUÉ. Edité chef Chacornac.

*
* *

S.-J. PACHEU. — **Devant le Christ.** *Vers de jeunesse*

Rennes. Imprimeur Simon.

Recueil de vers d'un puissant souffle mystique et d'une haute envolée spirituelle avec des belles rimes, vivement recommandé à nos lecteurs

REVUE DES REVUES

L'Echo du Merveilleux publie dans son numéro du 1er janvier un article de G. Méry, qui fait ressortir l'importance des constatations du docteur Richet à Alger, et cite un article de Montorgueil, qui rappelle, lui aussi, avoir été touché par un *fantôme* il y a vingt ans.

Comme dans beaucoup d'autres expériences de matérialisation, le double extériorisé du médium semble bien en avoir fait tous les frais. Bien que le médium, aujourd'hui catholique, affirme avoir évoqué, à ce moment, *Satan*, l'Esprit du mal (!), sans lequel on n'aurait rien obtenu, 'je persiste dans mon opinion, d'après certaines circonstances du récit. — Certes, les êtres que l'Église appelle des Démons existent parfaitement, *je le sais*, mais c'est bien rarement qu'ils ont libre action sur nous. Sans cela, ce serait bien autrement terrible que les innocentes farces à eux attribuées par M. Dynam !

J. Subra a raconté dans la même revue un interview de M. A. Dorchain, qui se traite lui-même de profane, mais qui parle des questions occultes avec un bon sens naturel, une intuition remarquable que bien des prétendus initiés lui envieraient.

A lire encore des détails curieux sur la fin du fameux médium Slade, qui conserva de précieuses facultés jusqu'aux derniers jours ; les prédictions de l'old Moore qui, selon son habitude, ne se compromet pas beaucoup et celui plus curieux de Mmes Kaville, du Poncey et de M. Vanky. Ce dernier pense que l'année 1906 ne sera pas trop mauvaise pour la France, mais que les influences néfastes qui s'annoncent pour les autres peuples auront certaines repercussions sur nous. C'est aussi mon avis.

A lire également le travail intitulé : *Comment je devins spirite et cessai de l'être*, par L. Combes. C'est très divertissant. Je n'en dirai pas plus. Nos lecteurs nous comprendront.

La *Revue du spiritisme* de G. Delanne continue le compte rendu des séances de matérialisation de la villa

Carmen. C'est une étude très d'actualité, puisque, comme on le prévoyait, les phénomènes constatés par un grand savant ont été et sont encore très discutés. L'article de Delanne servira tout au moins à prouver quelles minutieuses précautions ont été prises et combien il est extraordinaire de supposer que le médium ait pu dissimuler tous les objets nécessaires au truquage. J'ajouterai, pour nos lecteurs seulement, qu'après tout, quand même les faits seraient démontrés faux, il en faudrait démolir rudement d'autres pour arriver à prouver quelque chose.

D. Dusart résume une série de séances avec Mme Bardelia, ce sont les phénomènes classiques : coups frappés, changement de poids, résitance à l'abaissement; enfin, les phénomènes les plus difficiles à constater, ceux d'incarnation. Avec le médium, comme avec beaucoup d'autres, les preuves absolues manquent. A lire encore dans cette revue le compte-rendu d'une conférence de M. G. Delanne sur la matérialisation des Esprits. C'est toujours des expériences de la villa Carmen qu'il s'agit. Le conférencier conclut, avec raison, qu'à notre époque on ne peut plus, on ne doit plus sourire en entendant parler de spiritisme. On doit se taire ou étudier.

Les *Annales des Sciences psychiques* donnent une étude de sir Olivier Lodges sur les célèbres photographies du professeur Richet. Cet article semble entièrement favorable à la réalité du phénomène et l'auteur est obligé d'avouer qu'il faut ou refuser d'accepter les témoignages ou avoir recours à des hypothèses extrêmes, c'est-à-dire à la théorie occulte ou spirite : extériorisation et matérialisation du fluide du médium, prenant la forme des idées dominantes dans l'assistance, ou apparition d'un être réel de l'Invisible. — Une personne, qui a été témoin des expériences de la villa, est aussi persuadée qu'il est matériellement impossible que le médium, une jeune fille, ait joué le rôle de l'Esprit. B. B.

Mrs. Verrall cite plusieurs cas de prévisions par la ressemblance. Elle veut parler de ces cas assez fréquents où, croyant reconnaître une personne dans la rue, on s'aperçoit qu'on s'est trompé tout en rencontrant quelques pas plus loin la personne qu'on avait cru voir. On peut expliquer peut-être ces faits en disant que notre esprit voit de

loin la personne amie bien avant nos yeux physiques, qu'il crée alors une image astrale et que cette image va se plaquer pour ainsi dire sur le visage d'une personne quelconque qui vient vers nous. A ce moment nous en avons la perception physique, mais l'image astrale se développe à mesure que nous approchons et nous nous apercevons alors que nous regardons un inconnu. Puis faisant quelques pas encore nous nous trouvons en présence de notre ami.

L'Etincelle, dirigée par l'abbé Julio, dans son numéro de novembre, donne un article d'Eleuthère qui est un véritable réquisitoire contre l'humanité actuelle. Tous les vices, tous les égoïsmes, toutes les lâchetés y sont souffletés de main de maître. Le remède ne se trouve ni dans les religions ni dans le socialisme mais dans les paroles du Christ : cherchez d'abord le royaume de Dieu et la justice; le reste vous sera donné par surcroît. L'abbé Julio flagelle les erreurs du Romanisme dans une étude fort bien faite et prêche le Christianisme pur.

La Paix Universelle publie un article du docteur Meth prêchant la santé par la nourriture intelligemment choisie, le végétarisme bien compris n'excluant pas un peu de viande de temps en temps. C'est très logique et très scientifique sous une forme simple.

Dans une notice très intéressante un des abonnés du journal résume une conférence du docteur Lalande faite à la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise sur l'Alchimie. Etant donné la haute compétence du docteur Lalande, le plus savant et le plus érudit des occultistes contemporains, cette question si importante de l'Alchimie ne pouvait être que magistralement traitée.

La Vie Nouvelle est toujours très bien rédigée. Les lecteurs profanes même peuvent étudier avec fruit certains des articles de cette revue, surtout ceux du docteur F. de Courmelle. Les spirites lisent avec intérêt les souvenirs de Claire G. et les occultistes reconnaîtront, dans les articles de M Bosc et les romans de Mme E. Bosc, leurs théories préférées.

Le *Bulletin d'études psychiques de Nancy* donne un résumé d'une très intéressante communication sur l'évolution du Panthéon védique avant l'Induisme par M.L. Cézard. C'est une étude faite seulement au point de vue *exotérique*,

mais où l'isotérisme se devine assez facilement. A lire aussi une étude sur le sthénomètre du docteur Joire, instrument destiné à mesurer la force nerveuse extériorisée.

La *Revue du Spiritualisme moderne* est de plus en plus intéressante et tient fort bien sa place entre l'école spirite et l'occultisme. Le mysticisme même y est parfois étudié dans les articles du docteur de Farémont, de Mme de Komar et de Zhora. Dans le numéro de décembre, lire un charmant conte de Noël par Mme de Komar, l'histoire d'une âme, la reproduction d'un discours de L. Denis sur la situation du spiritisme de nos jours et plusieurs faits curieux.

Parmi les Revues étrangères citons la *Rivista delle riviste* qui, sous le titre de Problème de l'âme dans la Vie moderne, étudie de nombreuses questions occultes, et le *Light*, comme toujours très intéressant, le plus intéressant certes de toutes les revues spiritualistes étrangères.

PANCY.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de Mme Rozier, la femme du docteur Rozier, notre ami et l'éminent professeur à l'École hermétique. Nous adressons au docteur Rozier en cette dure épreuve, l'expression de nos profonds sentiment et condoléance, au nom de tous nos collaborateurs, pour lesquels il a toujours été un exemple et un guide dans la vie chrétienne.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*, ELIPHAS LEVI, G. FABIUS DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—